

Le QUARTIER LATIN

Directeur: CHARLES-A. LUSSIER

BIEN FAIRE ET LAISSER BRAIRE

Rédacteur en chef: ROGER ROLLAND

Sommaire

L'OEIL DE CARABIN	Louis-Philippe Dupuy
ETUDIANTS D'AMERIQUE	Guy Beaugrand-Champagne
NEGRE SYMPATHIQUE	Denis Noisieux
LETRE OUVERTE A M. GAUDRY	Bernard Desmarais
SARTO OUELLET	Charles-A. Lussier
IN MEMORIAM	Sylvain Cousineau
L'ENTRAINEMENT ET NOUS	Pierre Martineau
VOICI DES LIVRES . . .	Jacques Dubuc Jean-Paul Geoffroy
. . . ET DES REVUES	Jacques Dubuc
APRES LA PLUIE	Roger Rolland
NAUFRAGES A DOUBLE SENS	Arthur Beanchesnes
"L'HOMME QUI SE DONNAIT LA COMEDIE"	Eloi de Grandmont
"LE CHANT DU BERCEAU" A L'ERMITAGE	Jean-Louis Roux
LES QUATRE DEVANT LA PORTE DOREE	Yves Prévost
NOS CARABINS DANS LA LIGUE SENIOR	Jean-Paul Cardinal
LE SKI	Jean Parallèle
L'UNIVERSITE RAYONNE	Pierre Trottier
SAVAIT-ON QUE . . .	André Tessier
VALEUR DE LA CONNAISSANCE	Pierre Vadboncoeur
LETRE A FELIX-ANTOINE SAVARD	Jean-Louis Roux
VIE D'HOTEL	Chinois



BILLET DE LA SEMAINE

La vie qui va . . .

Premier effet d'une licence: démission de Gaston Pouliot, directeur, et de Fernand Seguin, directeur-adjoint du Q. L. On se souvient des inversions du premier et des aversions du second. Ces deux messieurs (et Gaby Marchand) sont à l'heure actuelle tout désignés pour la rosette du Mérite Universitaire. Félicitons-les de leur beau travail et souhaitons les lire souvent malgré les exigences du Code et du Labo.

Qui a dit que l'esprit étudiant ne valait pas cher? Radio-Canada le paie deux dollars la minute. Avis aux Mark Twain et aux Sacha Guitry. Monsieur Paul Leduc, sous-directeur des programmes, a lancé le ballon: il n'attend plus que les sketches pour le faire crever . . . de rire.

Victoire des Carabins dans la Ligue Senior! Le but: première position. Pour continuer la série des triomphes, il suffirait qu'une demi-douzaine d'étudiants assistent aux parties. Question d'encouragement.

Moins heureux, les habitués du monte-pente interrogent le ciel en gémissant: "Mais où sont les neiges d'antan?"

LE CONCIERGE

A GASTON POULIOT ET FERNAND SEGUIN

Au nom de tous les étudiants nous remercions Gaston Pouliot et Fernand Seguin des services nombreux et dévoués qu'ils ont rendus au "Quartier Latin". La tâche presque toujours ingrate qu'ils ont accomplie au milieu de difficultés souvent insoupçonnées demeure leur plus bel éloge: c'est à leur labour que nous devons le progrès continu de notre journal.

Puisse leurs examens, cause de leur départ, connaître le même succès!

Charles-A. LUSSIER

PHOBIE DE L'ÉTRANGER

par

Charles-A. Lussier

Si vieux que nous soyons individuellement, nous resterons longtemps encore un peuple adolescent.

La multiplication du travail, la générosité dans le labeur, la constance de l'effort ne réussiront pas à suppléer l'hérédité des âges. Aucune tentative d'émancipation prématurée ne saurait contrevvenir à l'évolution naturelle d'un groupe ethnique. La rigueur n'existe pas que dans la loi des nombres; nous la retraçons également dans les lois de l'âme.

Nous nous répétons souvent, le verbe haut, que nous sommes des fils de la vraie France, que nous en sommes des héritiers directs, que nous avons droit de nous prévaloir de ses titres d'éclat. Ce n'est pas faux. Mais ne serait-il pas plus juste, plus humblement honnête de nous prétendre les fils d'une France nouvelle, à peine mineure, de nous croire des héritiers encore présomptifs de la grande France, de nous contenter du droit à nous réjouir de sa gloire universelle? L'enthousiasme spontané qui saisit l'esprit d'un peuple orgueilleux de son ascendance risque d'entraîner la confusion des mérites. Ceux-ci ont une valeur de nombre et de tradition. Valeur acquise sans ces deux influences réciproques, parce qu'il s'agit exclusivement du nombre que la tradition garantit, et de la tradition que le nombre a fixée. Aucun peuple d'Amérique n'oserait lucidement revendiquer de semblables mérites.

Nous ne sommes pas les seuls enfants du continent nord-américain; nous sommes peut-être les plus réfractaires à perpétuer nos invitations aux étrangers de marque. Sous prétexte de nous

suffire à nous-mêmes. Rapprochons cette illusion, quoique inversement identique, de celle du cabotin qui, à l'âge de trente ans, déciderait de se cultiver, comme si, à cette époque de maturité, il était loisible à un homme de se reformer l'âme accessible aux joies de l'univers. Puisque la culture relève en grande partie de l'éducation, elle est l'œuvre d'étapes successives aux âges où nos facultés sont, de leur nature, perfectibles. Elle n'est pas le résultat facile de la documentation, du renseignement. A trente ans, l'homme est irrémédiablement fixé dans le domaine de sa culture personnelle; à trois cents ans, un peuple demeure essentiellement l'élève du vieux monde. Il a besoin de merveilles, il sent la nécessité d'un enthousiasme de plus en plus raisonné, il cherche un chant humain que son enfance lui refuse. L'étranger qui depuis des siècles par ses pères, et sans interruption, vit d'opulence désire à son tour se libérer d'un message. Notre accueil l'en dissuade, nous bravons douze siècles de formation.

Il serait aléatoire de compter uniquement sur l'apport culturel du livre pour combler notre ferveur d'adolescents. Les livres sont des richesses d'humanité mais qu'il faut animer par la rencontre en soi d'idées correspondantes. Seuls, nous pouvons parvenir à créer en nous cet état de réceptivité, nous sommes capables de nous éveiller au monde du beau, nous naissons à l'univers tout remplis de joies. Ajouterons-nous cependant qu'il nous sera possible de maintenir notre "puissance d'émerveillement", de poursuivre incessamment la "quête de joies"? Les yeux tournés vers nous, nous nous desséchons mutuellement. Notre évolution,

jusqu'à un certain point, repose sur les contacts prolongés que nous réussirons à établir avec des hommes qui jouissent d'une culture traditionnelle. Nous ne sommes pas mûrs nous-mêmes parce que nous avons produit quelques grandes œuvres isolées. C'est là une manifestation partielle d'épanouissement.

Les étrangers, nous l'admettons, ne créeront pas notre mentalité, ils ne seront pas souples au point de s'assimiler tellement à nous qu'ils regrandiraient avec nous. De ces étrangers surfaits ou inconsistants nous n'avons cure. Nous n'entendons pas plaider la cause d'un altruisme sans portée, nous ne songeons pas à susciter dans le cœur des naifs la lubie du produit importé. Il s'agit d'une œuvre de durée, de pénétration réciproque de deux hommes, dont l'un va dispenser à l'autre, après l'avoir mieux compris, les connaissances vivantes de tant d'êtres et de siècles multipliés en lui.

L'on ne peut pas exiger de nous que nous répitions à tout propos des actes de foi au sujet de problèmes qui ne regardent pas le dogme. D'un autre côté, nous avons besoin de croire, de croire en la culture, fût-elle scientifique, artistique, littéraire, nous voulons jouer le jeu de nos aspirations, et nous nous surprenons souvent, au passage d'un étranger de marque, à communier à la vie. La vraie vie est un mouvement continu. La visite d'un personnage reconnu en son domaine produit en nous un arrêt de surprise dans la marche aisée de notre existence isolée. Les visites prolongées de la même personne provoquent en notre intérieur des émotions vives et durables. L'invitation perpétuée serait peut-être pour un grand nombre la source d'une vie de plénitude.

L'OEIL de CARABIN

par Louis-Philippe Dupuy

ECONOMIE HUMORISTIQUE

En feuilletant une vieille revue, nous trouvons ce passage d'un jeune Français, étudiant de première. Il traite, dans une dissertation, de l'endettement des états:

"Il est vraiment regrettable que les générations futures ne soient pas ici en ce moment pour se rendre compte par elles-mêmes de toutes les choses magnifiques que nous faisons avec leur argent..."

ESPÉRANCE

... ils ont adopté l'espérance et l'espérance les a adoptés...
Ch. Péguy

C'est sans la permission du Comité de libération nationale que nous citons un extrait du discours du Maréchal Pétain prononcé la veille de Noël de 1940.

Il faut penser aussi ce soir à tous ceux qui souffrent, à ceux qui ne mettront dans leur cheminée ni bûches ni charbon, à ceux qui entendront jadis parler du réveillon et qui ne savent pas ce qu'ils mangeront demain; aux enfants qui ne trouveront pas de jouets dans leurs souliers; aux réfugiés qui n'entendront plus cette année la cloche de leur village. Je pense aux pauvres, à tous les malheureux, à ceux des asiles de nuit et des soupes populaires, à tous les malheureux que l'entraide d'hiver ne put secourir encore, à ceux qui se raidissent, à ceux qui s'abandonnent.

Mes enfants, Noël, ne l'oubliez pas, c'est la nuit de l'Espérance, c'est la Fête de la Nativité. La France Nouvelle est née. Cette France, ce sont vos épreuves, vos sacrifices qui l'ont faite. Comme vous saurez la faire belle dorénavant!

Mes amis, avec confiance, reprenez courage, faites ce soir le serment de participer de toutes vos forces à cette grande renaissance pour que vos enfants connaissent de nouveau Noël dans la joie. Serez-vous ce soir autour de moi pour que cette France, une France neuve et saine, grandisse et se fortifie. Bientôt vous verrez luire l'étoile qui guidera votre destin. Bon Noël, mes enfants, et Vive la France!

Prions le Ciel que ces vers de Ronsard soient vrais au moins une fois de plus.

Le Français est un saule verdissant Plus on le coupe et plus il est naissant, Il rejette en branches davantage Et prend vigueur de son propre dommage.

LATIN

Voici quelques anecdotes amusantes racontées par le duc de la Force de l'Académie Française. Nous prenons la liberté de les simplifier?

Un religieux du moyen âge veut dénoncer au Père Provincial trois autres de ses confrères soit le Père Abbé, le Père Prieur et le Père Hôtelier. Le premier est buveur, le deuxième joueur et le troisième les deux à la fois. Comme le religieux a promis de ne dire qu'à Dieu ce qu'il sait et qu'il veut dénoncer les "méchants" au Père Provincial voici ce qu'il chante à la préface:

Vere dignum et justum est, acquum et salutare nos tibi semper et ubique gratias agere, Domine sancte, Pater omnipotens, aeternus Deus et in hoc praesertim monasterio, ubi italia aguntur: Pater Abbas bibi, Pater Prior ludit, Pater Provisor utrumque facit, quae quidem, Domine, promisi me nemini dicturnum: nemini dixi, nemini dicam, nemini dico nisi tibi soli Deo meo!

Un général de la Révolution demande des vivres à un riche couvent d'Italie. On lui répond en latin dans une épître très élaborée qu'on n'a rien à lui donner. Comme ultimatum le général leur sert: "Si vous ne me donnez pas tout de suite des "vivribus", je vous fais tous "penditus" aux "portibus" de votre "couventibus". On raconte que les portes s'ouvrirent, que les vivres parurent comme par miracle.

INSTITUTION

CANADIENNE-FRANCAISE

LABORATOIRE NADEAU
LIMITÉE

PHARMACIE EN GROS

ESPRIT DE TABLE

Cette historiette d'après Brillat-Savarin est tirée de la "France de ce mois" de janvier 1941.

Un buveur était à table et au dessert on lui offrit du raisin. "Je vous remercie, dit-il, en repoussant l'assiette, je n'ai pas coutume de prendre mon vin en pilules".

AVIS AUX HOMMES POLITIQUES

Quand on ne peut pas dire ce que l'on pense on finit par ne plus penser ce que l'on dit.
Zénon

IMMIGRATION

Tout le monde connaît la requête de la "United Jewish Refugees and War Relief Agencies" à l'effet de réclamer du Canada "l'admission de tous les réfugiés du continent européen". Toute l'affaire sent passablement l'ail. Il y a lieu de croire que l'Amérique de l'après-guerre constituera la nouvelle Terre promise. Le moins qu'on puisse demander aux nouveaux réfugiés c'est qu'ils soient honnêtes.

Il existe de par le monde une population flottante de nationalité bien connue dont le rôle est de désagréger un pays et d'en profiter tant qu'elle ne se fait pas mettre dehors. On connaît l'histoire européenne des vingt-cinq dernières années, celle de

l'Allemagne en particulier.

Sans vouloir excuser en aucune manière la barbarie allemande à l'égard des Juifs, il est tout de même intéressant de lire ces quelques statistiques que je tire de l'"Europe tragique" de Gonzague de Reynold. Elles prouvent peut-être l'intelligence israéliite, certainement un manque de tact.

Dans le barreau de Berlin, sur 3450 avocats, il y avait 1925 juifs et 1525 aryens; à Breslau sur 285 avocats, 192 juifs et 93 aryens; à Franfort-sur-le-Main, sur 659 avocats, 432 juifs et 227 aryens.

En 1914, 30% des chaires universitaires étaient déjà occupées par des juifs; en 1932, à la Faculté de médecine de Berlin, le pourcentage était de 45%. Dans les théâtres berlinois sur 29 dirigeants, 23 étaient juifs soit 80%; 75% des pièces de théâtre jouées ces dernières années étaient écrites par des juifs.

Devons-nous être surpris qu'il y ait eu une réaction assez brutale? Le moins qu'on puisse dire c'est qu'elle était nécessaire.

Il y aurait lieu pour nous Canadiens-français d'emprunter à l'élément israéliite cette habileté à émuover l'opinion publique lorsqu'on nous spolie d'un droit. Nous aurions encore plus de chances de succès et ce parce que nous ne sommes pas, comme eux, surtout braves à distance.

VIVRE

Qu'on nous permette de citer une règle pour bien vivre. Malheureusement le nom de l'auteur nous échappe.

To live content with small - means, to seek elegance rather than luxury and refinement rather than fashion; to be worthy, not respectable, and wealthy, not rich; to study hard, think quietly, talk gently, act frankly; to listen to stars and birds, to babes and sages with open heart; to bear all cheerfully, do all bravely, await occasions, hurry never. In a word, to let the spiritual, unbidden and unconscious grow up through the common. This to be my symphony.

SOURIRE

D'un professeur à la Faculté de droit:

"Dépenser follement son argent, c'est être prodigue. Dépenser celle des autres, c'est être homme d'affaires".

Inutile d'ajouter que le tout était accompagné d'un sourire.

NOUVELLE AMBASSADE

Nous sommes heureux de souligner le dernier geste du premier ministre le Très Honorable M. M. King. En effet une nouvelle ambassade vient d'être créée à Alger auprès du Comité de libération nationale. C'est une nouvelle consécration de notre souveraineté nationale et il serait mesquin de ne pas reconnaître que notre premier ministre est un des plus importants artisans de notre évolution en matière de politique extérieure.

Notre parfaite neutralité au point de vue politique nous permet de considérer Monsieur King comme un très habile chef d'Etat. Il faut toujours garder bien présent à l'esprit qu'il doit gouverner un pays à tendances diamétralement opposées presque à tout point de vue, finance, immigration, politique extérieure et le reste. On doit remercier la Providence qu'il n'ait pas brisé plus de pots qu'il ne l'a fait. Croyez bien que nous faisons ici un effort notable afin de lui rendre justice et ce, à cause de l'éducation unilatérale que nous avons reçue.

Que d'années nous pourrions employer à des tâches plus utiles et plus profitables si nous n'avions pas cette éternelle engueulade et cette spéculation inutile sur la valeur de nos nationalités respectives.

Étudiants d'Amérique

par Guy Beaugrand-Champagne

NOTRE VIE INTELLECTUELLE ("Carabin")

Dans le "CARABIN" de Laval, Henri Beupré attire nos "Regards sur notre vie intellectuelle". Admettant qu'on ne passe pas huit ans au collège sans qu'il en reste quelque chose, il se demande toutefois si notre culture, tant dans le domaine littéraire que scientifique ou philosophique, est satisfaisante, s'il est vrai qu'elle possède des bases solides? En général, le "bagage littéraire du finissant de collège est plutôt négligeable" lorsqu'il arrive à l'Université. Il en est qui s'en rendent compte et qui essaient de l'améliorer, de s'améliorer. Les autres, qui aussi l'ont négligé, le trouvent négligeable, et continuent de se négliger. C'est peut-être, comme il le dit, affaire de routine ou de tempérament. Mais, c'est surtout une affaire de manque d'éducation, et souvent d'éducateurs. Beaucoup, n'ont pas reçu à l'école primaire le goût de la recherche, la simple curiosité. Au contraire. Trop souvent des instituteurs, bons et d'esprit simple, étouffent chez l'enfant sa tendance au beau et son goût naturel de recherche et d'inquiétude. On le force dès l'enfance à être une grande personne raisonnable et pratique qui doit se respecter en faisant comme tout le monde. Et cela, dans tous les pays, surtout les plus civilisés... Le "Petit Prince" aurait certainement quelque chose à enseigner là-dessus. Et trop souvent le milieu familial, bon bourgeois ou fonctionnaire, n'apporte en rien à l'enfant un goût pour "l'inutile". Et l'enfant, à demi atrophie, arrive au collège. Ses professeurs sont compétents: ils connaissent certainement la matière qu'ils enseignent. Mais cela ne leur confirme pas le titre d'éducateurs. Aiment-ils assez ce qu'ils enseignent et comprennent-ils qu'ils ont charge de réveiller l'enfant qu'on a déjà à moitié endormi? Sont-ils assez dynamiques pour jeter l'inquiétude au cœur de l'enfant, le pousser à la recherche et au travail hors de la routine, des habitudes et des genres trop systématisés? M. Beupré a effleuré ce sujet en affirmant que les professeurs ne sont pas assez souvent là pour guider le choix des élèves, les encourager, développer leur goût de création, non pas leur penchant au "spectateur pur".

Dans le domaine scientifique, il remarque que l'on a fait un travail énorme pour en relever le niveau. Mais encore, on sent de nombreuses déficiences, que M. Beupré met au compte du facteur temps, mais qu'on peut certainement mettre au compte des déficiences générales d'éducateurs. Les professeurs sont excellents, mais trop souvent aux dépens de l'éducation. On l'écrase sous le prétexte d'instruction nécessaire. Puis, sur le plan philosophique, M. Beupré note que:

Notre formation philosophique rachète un peu ces déficiences. C'est elle, qui nous prépare le mieux aux divers champs d'activité que nous avons choisis. C'est elle qui nous donne cette formation pleinement humaine que nous envient parfois les diplômés des universités anglaises.

L'amélioration que l'on note là dépend probablement du fait que les professeurs, au contact de la philosophie, acquièrent eux-mêmes ce qui fait toute la différence. Mais encore, combien en a-t-on vu qui ne l'enseignent que comme une stricte matière de classe, qui doit passer, qui n'a pas plus d'importance qu'une autre, qui, devenue routinière, sèche et inhumaine, ne peut plus donner "cette formation pleinement humaine que nous envient parfois..." Et alors, hommes sur lesquels ont été entassées moult choses oubliées et dont la charpente est à moitié construite (encore que c'est la base qui manque le plus), "les étudiants, à leur arrivée à l'Université, ont-ils le désir d'augmenter leur culture?"

Nous répondrons oui et non. Ils veulent augmenter leur culture en se spécialisant, mais ils se promettent bien de s'en tenir là pour la plupart. C'est la raison pour laquelle nos futurs professionnels délaissent si rapidement tout ce qui ne contribuera pas à les aider dans leurs examens, tout ce qui ferait d'eux des hommes vraiment cultivés.

"L'inutile", on le déteste parce qu'en réalité on ne s'y est jamais profondément intéressé, parce qu'on a commencé d'avorter dès l'école primaire, et qu'à l'Université on achève: on se "spécialise", alors qu'on n'a jamais commencé de se "généraliser". Et on se met à l'ouvrage. On travaille de la même façon que tous ceux de sa faculté, parmi lesquels ils s'en trouvent de rares qui eux se sont généralisés et maintiennent se spécialisent honnêtement.

Alors, M. Beupré observe la vie de l'universitaire en regard de sa profession. Il constate qu'en général l'étudiant fournit un certain travail, plus intense évidemment en Médecine et en Science; qu'il travaille en individualiste: en fait, jamais il n'a appris à travailler, et aujourd'hui il n'est plus temps de le lui montrer. Ce n'est pas à l'université à refaire la base. Elle la suppose. Et c'est pourquoi

L'université ne serait pleinement un lieu de culture si les universitaires n'y trouvaient pas une ambiance intellectuelle. C'est pourquoi, il convient d'étudier la vie intellectuelle des étudiants indépendamment de leurs travaux obligatoires.

Et l'on constate alors que l'étudiant ne lit à peu près pas.

Pauvres livres! Ils en sont réduits le plus souvent à se dessécher de longs mois sur la même table de travail, à s'étioler dans une vaine attente, à mordre la poussière. Tel étudiant! Ce n'est pas sa faute! C'est entendu, le malheureux garçon a une foule d'organisations sur les bras. C'est comme son voisin, il faut qu'il cultive ses relations sociales! Et cela demande du temps...

Certes, il en est qui lisent encore, qui ont un livre de chevet, qui ont un auteur préféré. Mais chez le grand nombre, "dans ce domaine comme dans les autres, la part de l'esprit se résume souvent au moindre effort". On lit donc les journaux, des magazines, parfois une revue spécialisée. Alors, le goût intellectuel est-il prêt de s'éteindre?

Non pas! la soif de connaître existe chez tous les universitaires. C'est pour cela qu'ils viennent à l'Université. C'est pour apprendre. C'est pour s'instruire. Que le but qu'ils poursuivent ne soit pas toujours désintéressé, malgré le caractère désintéressé de toute profession libérale, entendu! Mais comment s'en étonner en notre siècle de vitesse où tout parle argent, où tout crie argent?

L'universitaire subit, comme les autres, l'influence des milieux. Et à une époque où tout se paie et s'achète, il acquiert peu à peu la certitude que ce qui ne rapporte rien en monnaie courante est effort louable, mais pratiquement inutile. Oh! si vous lui dites cela carrément, il protestera sans doute. Il n'en continuera pas moins à sacrifier chaque jour un peu de son idéal de jeunesse à se reconstruire, de ses maux, une conscience plus élastique, une conscience "pratique".

Et de plus en plus il s'attache à l'utile, il s'y lie, s'y intègre. Il entre dans ce qu'il appelle la vie après avoir jeté tout ce qu'il y a d'inutile, surtout une vision de la vie, une religion. Et parce qu'on l'a dressé vers le pratique, il va vivre comme tout homme pratique dans des abstractions et des symboles creux que l'on nomme l'étalon-or, la piastre, la civilisation, le progrès, la liberté, le gouvernement du peuple, ... et la presse libre!

"IL A BON GOÛT DANS LA PIPE!"



B.F., le Baccalauréat en Fumage, est un degré important. Il confère à un homme le droit à des heures de bienheureuse satisfaction tous les jours de sa vie. Prenez votre degré chez le Prof. Picobac — toujours doux et agréable.

TABAC

Picobac

NÈGRE SYMPATHIQUE

Mon ami était un grand nègre sympathique. Son sourire au loin simulait l'épanouissement d'une rose noire, tachée de chair et de deux gouttes de rosée; sa figure lointaine était un joyau de bonheur terrestre, un recueil de béatitude humaine. Il venait, et son visage redressait son masque régulier; nous causions. Toute remarque intime, toute communication d'un cœur avec le sien soulevait machinalement son large sourire; mais, comme une mare qui s'agite, sa figure éclairée ne reflétait que mon propre regard: j'ai connu que son sourire était l'armure mouvante de son cœur. Nous causions peu, car il m'arrivait pour dire: "vous connaissez, mais ne comprenez pas". Il me reprochait ainsi d'oublier le sensible et la part de son être qui le réclamait. Alors je me taisais; lui, il humait le vent et les froissements d'arbres, suivait les mouvements des bêtes et les absorbait dans

ses yeux; lentement son grand corps se fondait et se mêlait dans les ramens du sol; sa présence diminuait peu à peu et s'évanouissait; je ne pensais plus à lui: il était devenu perméable à la vie intime de la nature.

Coeur d'enfant enfoui sous une sombre croûte, je l'ai compris. Tu es le rejeton d'une ère lointaine, le précurseur de l'homme blanc; tu as connu avant lui "notre mère la terre"; tu l'as bûchée et mangée le premier, étant son premier fruit et sa première progéniture, et son goût t'est resté à la bouche, et tu es plus terrestre que nous. Fils de cette "grasse mère", elle t'a formé et pétri, pâten magnifique, sombre poète, fruit mûri et noirci dans la longue attente. Elle t'a donné le rythme de sa vie et rendu sensible à ses jeux. C'est pourquoi maintenant tu t'y intègres et t'y reposes, caillou d'ombre à mon côté.
Denis NOISEUX

UN CÉLÈBRE
Aliment
ÉNERGÉTIQUE



Favori des
Canadiens

Neilson's

VERSEMENTS FAITS

aux détenteurs de polices de la province de
Québec au cours des dix dernières années:

\$90,000,000

SÉCURITÉ ASSURÉE

SUN LIFE
OF CANADA

La Vie Universitaire

Lettre ouverte à

"LE JARDIN DES BETES SAUVAGES"

En gueleton

M. MAURICE GAUDRY

J'ai lu l'article que vous consacrez au conseiller P.D.M. dans la dernière édition du *Quartier Latin*. Vous lui faites beaucoup d'honneur. Si le journal avait plus d'espace et moi plus de temps, je pourrais désarticuler phrase par phrase votre éducation vraiment remarquable par la pauvreté de forme et d'arguments. Je n'ai jamais vu en si peu de paragraphes autant d'années accumulées. En un style que vous voulez et croyez spirituel et qui est tout juste grammatical, vous cherchez à tourner en ridicule cet ami des étudiants parce qu'il a fait certaines démarches pour permettre aux étudiants qui le désiraient, et qui en avaient la capacité physique, de travailler au déneigement de nos rues. Ces démarches ont été faites à la suggestion de plusieurs étudiants et, contrairement à ce que vous laissez entendre, M. Gaudry, "futur bourgeois de demain", comme vous vous intitulez humblement, plusieurs étudiants ont été contents d'accepter ce travail manuel occasionnel, de prendre un exercice physique très vivifiant et de se faire un peu d'argent de poche. Je connais bien certains étudiants en médecine et d'autres qui n'ont pas cru déroger en maniant la pelle et qui s'en sont bien trouvés. Ce n'étaient peut-être que de pauvres roturiers, des fils de familles nombreuses et de ressources modiques, mais tout le monde ne peut être fils à papa.

Vous vous indignez que l'on ait fait travailler les étudiants "au vil prix" de 49 cts de l'heure. (Salaire ici eût été mieux que prix, mais passons, je ne suis pas chargé de vous enseigner le français.) Savez-vous, monsieur le bourgeois de demain, que si vous n'étiez pas venu au monde après votre papa, vous auriez peut-être été heureux d'accepter cette rémunération et qu'il y a des gens qui vous valent cent fois et qui ont travaillé, à votre âge, pour beaucoup moins. Savez-vous aussi qu'il n'est pas plus humiliant de pelletter de la neige que d'opérer un

restaurant dans une place d'été en faisant concurrence à un brave père de famille déjà établi. La moutarde de vos "hot-dogs" vous monte-t-elle au nez, monsieur le restaurateur d'occasion? "Si j'avais de l'argent, je partirais un petit restaurant..." Ce couplet populaire, ça se retient plus facilement que toutes les citations qui agrémentent votre prose et dont le sens vous échappe neuf fois et demie sur dix. Vous digérez mal vos lectures et vos auteurs, cher ami; essayez de pelletter un peu, ça vous déconspirera l'intelligence, malgré toute votre science acquise ou infuse.

Vous écrivez que vous n'avez pas répondu à l'appel pour ne pas enlever le gagne-pain aux ouvriers qui manquent de travail. Si vous étiez un peu au courant de la situation, vous sauriez que l'on manque partout de main-d'œuvre actuellement. Si vous ne le saviez pas, vous auriez toujours pu le demander à un conseiller municipal qui est bien près de vous et qui vous aurait renseigné, je l'espère bien.

Je connais bien les étudiants et votre article ne reflète pas leur opinion. Parlez pour vous-même. "Pauvre et pauca". Il me semble avoir traduit quelque chose dans ce genre-là quand j'apprenais le latin. Les étudiants qui ont travaillé à la neige ont été bien traités par les contre-maîtres, ils ont pris un bon exercice et ils l'ont fait crânement, comme d'habitude. Et ça leur a permis de n'avoir pas à demander des sous à leurs papas. Il n'y a pas de sot métier, il n'y a que de sottes gens, et souvent ils le sont triplement.

A la fin de votre poulet, monsieur le bourgeois... vous citez la phrase de Danton: "Que m'importe qu'on montre ma tête au peuple, par la suite, elle en vaut la peine." C'est vous qui le dites; pour moi, la vôtre ne vaut pas cher, et puis, mouchez-vous donc!

Bernard DESMARAIS, P.C.B.
un des pelleteurs de neige.



SARTO OUELLET

A onze heures et huit hier soir, le gardien du Jardin des Bêtes Sauvages s'excuse au bout du fil de n'avoir pas pensé durant les vacances à dompter une nouvelle bête. Probablement à cause de la nuit, son interlocuteur se fâche et décide de "l'embêter".

Naturellement, je n'ai pas voulu interviewer Sarto pour me permettre d'être le plus sadique possible. Voici en traits noirs ce que je sais du malfaiteur.

C'est d'abord un Québécois: inutile d'expliquer ses retards. Faudrait-il tirer de son origine locale cette figure étroite qui le distingue? Si je voulais déblâter sur Québec je vous décrirais avec honnêteté l'intérieur profond de Sarto Ouellet et... vous verriez combien j'aurais manqué mon coup. Hélas! il faut bien les aimer les gars de Québec, ils sont chics.

Sarto se rapproche de Montréal. Qu'est-ce qui l'attire? Ses parents. Il demeure à Joliette pour y poursuivre ses études classiques comme un élève... ordinaire je suppose. Arrivé à Montréal, il séjourne à l'École de Hautes Etudes où il termine en ce moment sa troisième année consécutive... dans trois classes différentes. Il faut tenir compte de la thèse à préparer ces jours-ci, et les jardins de toutes sortes en souffrent, sauf apparemment le jardin des "jeunes filles en fleurs" situé à Joliette même. L'administrateur "à l'amiable" de ce dernier jardin occasionne des retours au pays... de ses parents, allègue-t-on. Heureux parents, beaux parents!

De Québec, Sarto a gardé le sourire traditionnel, l'exubérance coutumière à cette cité qui se prévaut d'une parenté au premier degré avec la France de toujours.

Monsieur, le respect est de rigueur dans la société, monsieur Ouellet fut un membre de la Société artistique. Depuis longtemps, les étudiants désiraient s'attacher les services du "maître de ballet" du collège Joliette. Personne ne s'en est repenti, excepté lui-même un jour d'il y a déjà des siècles.

Je vous dirai en secret que Sarto, depuis trois ans, laisse pousser sa moustache sans jamais la diminuer. Elle pointe à l'horizon.

Franc, jovial, bout-en-train Sarto pourra-t-il se contenter d'un rond de cuir après sa licence? Non, il lui faudra du travail circulant. Il est prédestiné à diriger une compagnie transatlantique: prix réduits pour les étudiants.

Charles-A. LUSSIER

L'ENTRAÎNEMENT ET NOUS

Le "Quartier latin" publiait le 17 décembre 1943, page 3, colonnes 1 et 2, un article de C. D., chroniqueur militaire attiré.

C. D. résumait les principaux griefs contre l'entraînement militaire et en venait à la conclusion qu'avec une peu de bonne volonté et de patience, on pourrait réduire au minimum les désavantages du C.E.O.C. Je crois plutôt que le principal grief contre l'entraînement est son existence même, et que le second grief est la méthode d'examen médical.

I—EXISTENCE

Originellement créé pour la formation d'officiers, le C.E.O.C. est devenu le seul moyen pour les étudiants de s'exempter du service militaire actif. L'étudiant a-t-il fini son cours d'études qu'il est appelé par l'armée et qu'il recommence son entraînement comme s'il n'en avait jamais fait auparavant. Donc, pour son avancement personnel, pour celui que ça intéresse, l'entraînement qu'il a déjà fait est complètement inutile.

On reconnaît la nécessité de laisser les universités ouvertes pendant la guerre; inutile d'insister: besoin d'hommes capables de résoudre les problèmes d'après-guerre, etc., etc. Donc besoin pour l'étudiant d'étudier (...) à plein pouvoir, s'il ne veut pas provoquer des désastres tels que ceux que lui ont préparés ses prédécesseurs. Et voici qu'arrive l'entraînement militaire, simple embêtement, utile ni à l'armée ni à l'étudiant.

Deux fois par semaine, pendant plus de six mois, on s'entraîne! Il faut faire son effort: l'Empire a les yeux sur nous. On nous apprend l'utilité du canon, du mortier de 8 pouces, du mortier de 5 pouces, du mortier de 3 pouces; les éléments essentiels du fusil; (on devrait presque dire archangeuse à cause de son ancienneté dans nos rangs); les rudiments de loi militaire; l'officier peut tout, le soldat, rien. Toutes ces choses sont très intéressantes et très formatrices en soi; ce sont de très saines distractions, mais

pour ceux qui ont le temps et le goût.

Deux fois par semaine, quatre semaines par mois, six mois par année, cela fait près de cinquante soirées complètement perdues; cinquante soirées sans étudier, cela équivaudrait à un mois et demi sans ouvrir un livre; et je ne sache pas de professeur qui, en temps de paix, eût conseillé à ses élèves un mois et demi d'abstention totale.

Donc l'entraînement militaire des étudiants est inutile pour l'armée, pour l'effort de guerre et pour l'avancement de l'individu; nuisible aux études, à la profession, à la société.

II—L'EXAMEN MEDICAL

Chose à considérer: l'étudiant doit faire partie du C.E.O.C. avant d'avoir l'âge militaire, avant de recevoir son appel. Pourquoi cet empressement? Nous ne sommes pas à en juger par la lenteur mortuaire d'autres services de la même armée en état d'alerte.

L'examen médical est fait par le médecin du C.E.O.C.; examen fait à la hâte, sans aucune attention. J'ai eu connaissance de quelques cas où des étudiants furent acceptés à l'entraînement et qui au premier coup d'oeil auraient dû être renvoyés; négligence coupable qui peut facilement devenir criminelle.

Pourquoi ne pas faire faire l'examen médical par les médecins chargés d'examiner les recrues, examen qui compterait aux yeux de l'armée et qui ne laisserait pas le "cadet" dans l'incertitude: est-il véritablement classé A ou E? Mais il se répète un peu partout que les contingents ont intérêt à avoir le plus de monde possible!

Voilà, mon cher C. D., les griefs des étudiants contre l'entraînement militaire. Le divertissement des parades de cinéma est douteux! Et l'équipement désuet ou à la page, on s'en f... .

Espérons qu'un jour viendra où notre situation se réglera avec logique et bon sens: ces articles sont rares dans la boutique gouvernementale: c'est la guerre. Pierre MARTINEAU

M. PAUL VIGNAUX À L'UNIVERSITÉ

"Théologie et Histoire: les doctrines chrétiennes et l'attitude de l'homme devant son histoire". C'est le titre de la conférence que fera M. Paul Vignaux, le 31 janvier, à l'Université, sous les auspices de l'Institut d'Etudes Médiévales. M. Vignaux est un spécialiste de l'histoire des doctrines médiévales. Ancien élève de l'École Normale Supérieure à Paris, puis professeur de philosophie, il avait à peine 28 ans, lorsqu'il fut appelé en 1932 à l'École des Hautes Etudes (Sorbonne) pour y enseigner l'histoire des doctrines dans la chaire occupée jusque-là par M. Etienne Gilson. Dès 1934, M. Vignaux devenait directeur d'études à la même École.

Depuis 1930, il a donné au *Dictionnaire de Théologie catholique* plusieurs articles très élaborés. Il a publié diverses monographies sur les théologiens du XIV^{ème} siècle et sur Luther. Il a écrit pour un public plus étendu un excellent petit livre intitulé *La Pensée au*

Moyen Age dont "maints passages, selon la remarque d'un critique autorisé, témoignent d'un parfait discernement, en théologie comme en histoire".

M. Vignaux enseigne actuellement à l'Université de Notre-Dame, Indiana. Ses récentes publications, comme la collaboration qu'il apportait à diverses revues avant la guerre, montrent que l'activité intellectuelle de M. Vignaux ne se limite pas à l'enseignement universitaire. *Traditionalisme et Syndicalisme*, paru en 1943, est non seulement une histoire du mouvement ouvrier en France depuis 1871 mais aussi un magnifique exposé de la tâche présente du syndicalisme chrétien. Enfin, *France, prends garde de perdre ton âme* réunit et commente les documents les plus significatifs sur "la spiritualité de la résistance française". Nul doute qu'à Montréal un auditoire nombreux voudra entendre M. Vignaux traiter un sujet d'un intérêt toujours actuel.

In Memoriam

Pierre Goudreau n'est plus! Ceux qui le connurent n'ont pu l'oublier. Tous ont à la mémoire ce gai luron, n'hésitant jamais à se joindre aux étudiants en maintes occasions; tous se souviennent de l'empressement qu'il apportait partout.

Les étudiants qui commencèrent leurs études en Pharmacie à l'Université de la rue S. Denis se souviennent de cet aimable compagnon, notre confrère. Il savait donner son temps sans compter; un ami était-il dans une impasse, notre Pierre lui venait en aide.

Jamais on n'a trouvé chez un étudiant autant d'enthousiasme, autant de bonne volonté. En pharmacie, il ne tarda pas à se faire connaître; tous se souviennent de ces heures agréables passées en sa compagnie. Transporté par un enthousiasme débordant, captivé par un surcroît de travail, ses forces l'abandonnèrent.

Au début de novembre, Pierre dut s'aliter, et dès lors son cas devint désespéré. Le 1er janvier, notre confrère résigné faisait son sacrifice. Il regardait la mort, impassible, employant ses dernières heures à mourir dignement. Le lendemain soir, dimanche 2 janvier, Pierre expirait au milieu des siens. Le mercredi suivant, on lui chantait un service magnifique. Ceux qui assistaient à cette cérémonie se souviendront de ces moments inoubliables où l'on éprouve une peine immense à perdre un être cher.

Sylvain COUSINEAU,
Président des E.E.Ph.

Le COLLÈGE ROYAL des MÉDECINS et CHIRURGIENS du CANADA

Examens 1944

L'examen pour l'admission comme membre "Fellow" comporte deux parties: l'examen primaire et l'examen final.

L'examen primaire comprend les sujets suivants: L'anatomie, comprenant l'histologie et l'embryologie.

La physiologie, comprenant la biochimie.

L'examen primaire comprend les sujets suivants: l'anatomie, comprenant entier.

L'examen primaire peut se passer en aucun temps après que le candidat aura complété un cours d'études et subi les examens en anatomie, histologie, embryologie, physiologie et biochimie, dans une École de Médecine ou une Université approuvées par le Conseil. Le candidat est tenu de présenter un certificat accompagnant son application.

LANGUES EN USAGE POUR LES EXAMENS

Au moment de leur application, pour l'examen primaire ou final, les candidats devront mentionner s'ils désirent passer leur examen en français ou en anglais. Des formules d'application sont à leur disposition dans les deux langues.

STANDARD DE QUALIFICATION

Aucun livre de texte ou abrégé n'est recommandé concernant les différents sujets. Tous les candidats doivent faire preuve d'une connaissance parfaite des sujets sur lesquels ils seront examinés et devront bien connaître la littérature courante concernant ces sujets.

Les réponses, écrites ou orales, des candidats à l'examen final doivent témoigner d'un bon jugement critique.

ENDROITS ET DATES DES EXAMENS — 1944

Les endroits choisis pour les examens par écrit sont les suivants: Vancouver, Edmonton, Saskatoon, Winnipeg, London, Toronto, Kingston, Montréal, Québec et Halifax — les 2, 3 et 4 octobre.

Les examens oraux sur les sujets primaires, et les examens oraux et cliniques sur les sujets finals auront lieu comme suit: pour les candidats de langue française — à Québec ou à Montréal — les 23 et 24 octobre.

HONORAIRES D'AGRÉGATION

Les candidats qui se présentent aux examens finals voudront bien se rappeler que les honoraires d'agrégation (\$150) sont payables d'avance. Cette somme sera remise au candidat s'il bloque ses examens.

Les candidats gradués de 1930, ou antérieurement, d'une École de Médecine ou d'une Université approuvées par le Conseil, ne seront pas tenus de subir l'examen primaire, mais devront, à l'examen final, faire preuve d'une connaissance générale et pratique de l'application clinique de la physiologie.
Cet examen spécial se fera sous la direction de cliniciens.

Toutes les communications doivent être adressées à Warren S. Lyman, M.D., F.R.C.P. (C),
Honorary Secretary,
Chambre 3018,
National Research Laboratories,
Rue Sussex, Ottawa, Ontario.

J. O. Giroux
A. Philie
J. A. Allaire
Guy Laurier

OPTOMÉTRISTES
BUREAUX CHEZ
Dupuis Frères
MONTRÉAL



La teste bien faite



VOICI DES LIVRES ... ET DES REVUES

«PELLAN»

M. Maurice Gagnon présente une nouvelle collection: Art Vivant. Si l'on songe à l'importance qu'a prise la peinture dans la culture, on doit le féliciter de cette initiative.

L'intelligence humaine tente de tout réduire à sa logique, et les activités diverses de l'art lui sont un problème que seule une longue étude critique peut résoudre. En effet l'art, et en particulier la peinture, parce qu'il se rattache à l'âme où celle-ci semble perdre sa spiritualité pour créer dans la matière, représente pour la raison cet éternel élément étranger qui la force à retoucher sans cesse son concept traditionnel de l'unité de la personne. Il faut arriver à comprendre que l'âme se reflète dans la matière, et que lorsqu'elle travaille celle-ci, elle ne fait que travailler sa propre image. L'art est un travail intérieur aux résonances matérielles.

C'est pourquoi l'étude de l'art requiert une lucidité parfaite, qui puisse réduire en quelque sorte la complexité des choses. Il faut une justesse souveraine dans l'expression.

M. Gagnon inaugure lui-même la série Art Vivant par une étude de Pellan. Que va nous apporter cette présence consciente de Pellan dans la peinture et par suite jusque dans la spiritualité? Art Vivant: personne vivante ayant fait l'unité d'elle-même dans une activité humaine et l'inspirant à une œuvre, voilà ce que laissait prévoir le beau titre de la collection.

Or cette étude de Pellan, qu'il aurait fallu lumineuse, aérée et toute imprégnée de l'humilité d'attention que requiert un tel sujet, se révèle gâchée par une foule de considérations étrangères à la peinture vivante. Que Pellan ait exposé dans divers pays d'Europe, que de multiples journaux aient cité son nom, en quoi cela m'enrichit-il? Cela me fait-il vraiment comprendre la vie du peintre et ses recherches?

M. Gagnon aurait dû plutôt nous parler des diverses manières du peintre, de ses progrès et de ses reculs inévitables, de toutes ses recherches, en somme de tout ce qui intéresse la vie même de la peinture. Il ne l'a pas fait et c'est une grave lacune dans sa critique.

L'étude se double ici d'une réclame et je me demande à quel public s'adresse M. Gagnon. Au grand public, peu au fait des recherches de peinture? M. Gagnon vaut pourtant plus que cela et ce n'est pas à son rôle. Qu'il laisse ce travail à d'autres, s'il ne veut pas se compromettre, tout en compromettant Pellan. Apparemment, il semble avoir été gêné par son public éventuel. Il a voulu concilier deux éléments irréductibles, la foule qui ne juge que par la réclame et qui ne tire pas profit de la peinture, et ceux qui

au contraire utilisent l'univers du peintre comme substance de pensée et de sensibilité.

Le zèle de M. Gagnon l'a égaré.

Il est dommage que cette faute d'attitude corrompe une étude consciencieuse, qui présente des parties d'une réelle valeur. M. Gagnon connaît bien son sujet. Il exprime dans cette plaquette des idées très justes sur la peinture, et je crois qu'il caractérise assez nettement Pellan, malgré tout le fatras du style. Ce style est lourd et trop riche. Evidemment l'auteur ne s'est pas encore clarifié au contact de la critique; pour employer des expressions de chimiste, il demeure brouillé par un précipité colloïdal.

Il s'attarde à étaler amoureusement toute l'abondance de son style. Il parle en poète là où il aurait fallu un critique. Cette complaisance sans frein pour ses propres fleurs personnelles étonne, fatigue, rebute et finit par rendre ridicule.

M. Gagnon représente une voix pourvue de trop d'autorité pour que nous n'ayons pas le droit d'être exigeants à son égard. Comme son zèle et ses connaissances lui ont acquis une position éminente dans la peinture de notre province, et comme il est un des seuls à parler, sa voix résonne au loin et risque de nous faire tous passer pour des provinciaux.

Jacques DUBUC

«J'AI VÉCU DANS PARIS OCCUPÉ.»

de Pauline Corday
Éditions de l'Arbre, \$1.25

On aura, non sans profonde amertume, vécu à nouveau ces drames qui, dans notre enfance, nous avaient éblouis: la tragi-comédie des "bons" et des "méchants". Nous les avions répudiés ces ineptes palabres de gauchos hirsutes. Et avec quelle sérénité! Nous avons eu tort: les méchants existent encore, les bons aussi. Ainsi, Pauline Corday est une "bonne": elle s'est rangée du bon côté. Maintenant elle témoigne. Pourquoi pas? Le témoignage, comme les frites et le cinéma, ne peut-il faire l'objet d'une petite entreprise capitaliste?

Témoignage? Oui, et qui arrive après bien d'autres pour nous apprendre, à nous, de telles choses que, depuis l'occupation, les agents de la circulation ne parlent pas tous la langue du pays, que des étrangers prennent partout les meilleures places, qu'ils empoisonnent l'atmosphère, que des salonnards ont changé de camp, etc. On a l'impression que ça fait vieux, que ça nous connaît. Si mademoiselle Corday voulait se renseigner davantage sur des situations analogues... et renseigner

certaines gens sur les moyens d'en sortir...

"J'ai vécu dans Paris occupé" est un livre honnête qui plaira, malgré tout, à ceux qui chérissent l'anecdote, les faits parfois cocasses, parfois fortement significatifs. Les de gaullistes y trouveront une partisane "impartiale"; à d'autres, certains jugements paraîtront hâtifs et sommaires. Ainsi cette exécution: "Quand le maréchal souligna les causes de notre défaite: trop peu d'enfants, trop peu d'armes, trop peu d'alliés... L'esprit de jouissance l'a emporté sur

l'esprit de sacrifice", nous trouvons qu'il simplifiait rudement les choses et cette leçon de morale parut fort déplacée dans les circonstances où nous l'entendions". Enfin, la lecture de certains passages fera sourire tout le monde, et, espérons-le, l'abbé Maheux: "Le supplément à la première liste de livres défendus" en raison des propos offensants et injustifiés contre le peuple allemand et son armée "contenaient des livres d'histoire de France".

Jean-Paul GEOFFROY

APRÈS LA PLUIE

*Tranquillement l'écho de votre doux sourire
Eveille le vaisseau que vous aviez barré
Et sur le bord duquel vous aviez enterré
Un gros serpent charmé par un pince-sans-rire.*

*Dans le bleuissement des grands arbres de cire
Voici s'agenouiller les démons désarmés,
Les nuages qui sont des anges désormais,
Et le jour de nouveau dans un ciel qui chavire*

*A chacun de vos mots qui rencontre un chemin
Où se croise en secret la moitié de nos mains.
Et quand le sourire met sa robe de chambre*

*Avec des pas de cloître auprès de ma frayeur,
Et que la neige éclate en roses sur vos membres,
Mon oeil se ferme en rond au bord de votre coeur.*

Roger ROLLAND

NAUFRAGÉS

A DOUBLE SENS

*Dans la cabine du Capitaine, Coque-
lin Cadet mauvais penchants s'amusaient
avec Mounet-Sully. Dans un coin
Edouard Rod, Henri Lavedans un Ba-
quet ses pieds car ses Bossuet. Il est
attendu par Marcel Sembat, Francisque
Sarcy grands mots, Victorien Sardou il
s'était caché. Il n'a Paul Hervieux,
Anatole France les sourcils. Tout à coup
la porte s'écroule car ces deux Goncourt
ne peuvent plus la supporter: on la re-
met en place et Ernest Lavisse. Sur le
pont, Emile Faguet et ô surprise, on
voit sortir Alexandre Dumas.*

*L'équipage s'émeut: on n'entend plus
que mille cris Emile Zola... Dans
l'entrepont, François Charrmes tout le
monde par ses propos: il assomme Guy
de Maupassant. Le Second Weber s'é-
crie "Ouvre la porte Alphonse Karr
Engène Sue et George Sand." On voit
que Maurice Barrès sa fenêtre, Jules
le Maître du Vaisseau dit à Melchior
de Voque vers la Costa de Beauregard.
Soudain on perd le gouvernail, on le
cherche en vain. Housaye, Arsène,
Housaye, Henri, demande-t-on? Où-
est-ce qu'Etienne Lamy... Maurice
Donnay s'il-vous-plaît, nos vies sont en
danger. "Haley, s'écrie Ludovic, nous
allons périr demandez à Dienlafay."
Frédéric Masson air grave, Pierre Lo-
ti dans un coin demande à Théodore
Dubois, du Boissier et à Monseigneur
Duchesne, Alexandre Ribot. On veut le
jeter par la fenêtre. "Pas aujourd'hui,
De Muu, suggère le Comte Albert, il
ne faut Paul Bourget, ce n'est pas un
Vandal. C'est trop tard Mizières il fal-
lait le laisser à Paris, s'écrie Gaston.*

*Carolus Duran cette discussion casse
le Thureau Dangin, l'on Picot plus
court et le vaisseau s'échoue sur l'Isle-*

*Adam. Tous s'installent dans un Poin-
carré, à deux milles du plus proche
Voisin.*

*Comme ils ne sont pas Richet veulent
dépendre, ils se mettent à Fouillée
François qui est le seul Coppée. Ils lui
extraient un franc, Lefranc de Pompi-
gnan. Il en perd connaissance et on
le couche dans Humbert. On croit qu'il
a Lasterrie du Saillant, Massenet rien.
Donnez-lui gobelet de Champagne, s'il
n'est Pommard, suggère Ferdinand qui
ne permet pas de Lesseps passer une
heure sans le faire Suez. Il dort com-
me un Reclus, sous la lune Rousse,
mais il exhale une odeur qui ressemble à
Longnon. "Puch" s'écrie Denis, Seves-
tre trop fréquentes sentent le Roty.
Nous allons le couper en Saint-Mar-
ceaux Sylvestre encore, Carnot Saint-
Saens, ne peuvent pas endurer Levas-
seur. Ils font le Ponchet avec mille ro-
ses Emile Olivier. On se bat, on se don-
ne des taloches, le comte met Saignan et
donne une raclée à Boni. Alphonse Al-
lais les séparer lorsque l'Abbé Lemire
le Ruan, le Rolle, Lassie, le Rostand et
le Pelletan qu'on Lockroy tout Cornu.
Il est Cruppi, mais il n'a pas Delcassé.
Comme Aristide il est Briand, quoiqu'il
ait une douleur Verlaine. Soyez sûr que
s'il a un autre mal il Voltaire. Vous êtes
un traître, dit Saignan. Vous avez Uhl-
mo, répond l'Abbé. On le jette à l'eau
et il s'esquive sur un Rocquain. Les
autres sont recueillis par un Pasteur
nommé Louis, qui les sort Delisles, où
pendant deux jours ils avaient vécu de
Racine et De la Bruyère, dans ces pays
où l'on Boileau Despréaux.*

*Ceci s'est passé sur le Pô en l'année
Villeneasant.*

Arthur BEAUCHESNES

Gants du Ciel

Le second numéro de "Gants du Ciel" réunit quelques articles de choix. Mentionnons d'abord un poème de Clément Marchand: **Parole aux Revenants.**

Voici un poème d'une grande solidité et de large inspiration lyrique. Le poète sait affirmer sa vision dans un langage simple et sans recherche. C'est peut-être aussi un défaut: la vision ne semble pas très neuve, et la création verbale est sans prétentions. Le rythme manque curieusement dans la première partie du poème en alexandrins. Et comme les vers ne sont pas toujours rimés, cette poésie se rapproche de la prose. Elle n'est pas fécondée et illuminée par le rythme. Marchand gagne beaucoup en souplesse quand il passe au vers plus court; il atteint parfois à la plénitude de la poésie dans des strophes d'un rythme recoupé.

L'oeuvre est belle et humaine. Elle raconte l'âme d'un homme semblable à tous les hommes, ses aventures et ses simples pensées. Elle révèle la poésie qui respire dans toutes choses, lorsqu'un regard humain s'y pose. L'inspiration est large et ne s'attarde pas à l'image; il est curieux que la justesse de cette inspiration ne se reflète pas dans la sûreté du vers.

Le **Survenant**, de Germaine Guévremont, est un récit très poétique. Le français a été travaillé par tant de poètes, il s'est plié à tant d'expressions diverses, qu'il est gonflé jusque dans sa substance même de sentiment poétique. L'art sûr de Germaine Guévremont en tire très bien parti. Elle retrouve aussi la verdeur de la langue paysanne, et elle réussit cette chose rare de lui conférer une dignité qui la replace dans la littérature.

Guy Sylvestre nous parle de **Jules Laforgue**. Les poètes français contemporains sont peu connus ici. Supervielle, Cocteau et les autres nous rebutent encore. Leur poésie, libérée de la rigidité du rythme traditionnel, travaillant sans formule à la découverte des nouveaux champs de sensibilité humaine, pourvue d'une nouvelle gravité d'émotion et en même temps baignée d'impressionnisme, ne rencontre pas encore nos domaines de vision poétique. L'étude de Sylvestre nous fait connaître Laforgue.

Conquête de la forme, de Jean Vallerand, décrit l'entrée en lui du monde de la musique. Le texte est diffus; il nous apprend cependant que la musique requiert d'abord du compositeur qu'il se découvre lui-même. C'est l'éternelle recherche humaine.

Raïssa Maritain raconte ses souvenirs, et en particulier sa découverte du Docteur Angélique. Le récit de Raïssa Maritain reflète une grande lumière et une grande sérénité. Notre pensée, notre sensibilité s'illuminent à son contact. Nous y apprenons la fidélité à l'étude et les grandes exigences du travail intellectuel. Nous y voyons surtout que la philosophie est le fruit de l'amour, que la volonté éclairée par la foi guide l'intelligence. Là comme ailleurs, l'activité humaine est un retour à l'homme, à l'homme ici fécondé par la grâce, ayant acquis sa synthèse où seul il peut l'atteindre, dans la surnature.

Il faut aussi citer la **Méditation sur Héloïse** de Wallace Fowlie. On y découvre des idées d'une grande justesse sur la femme et son amour.

Jacques DUBUC

Secrétariat de la province de Québec

Les Ecoles d'Arts et Métiers, sous la régie du Secrétariat de la Province, offrent à ceux qui se destinent aux carrières industrielles une variété de cours basés sur les besoins de l'industrie et propres à répondre aux aspirations de chacun.

Les cours du soir, notamment, ont l'avantage de permettre à l'élève de poursuivre le jour un travail rémunérateur et d'employer, le soir, ses loisirs à des études qu'il reconnaît nécessaires et souvent indispensables.

Pour renseignements, s'adresser au Directeur général des Ecoles d'Arts et Métiers, 7345 rue Garnier, Montréal.

HECTOR PERRIER
ministre

JEAN BRUCHESI
sous-ministre

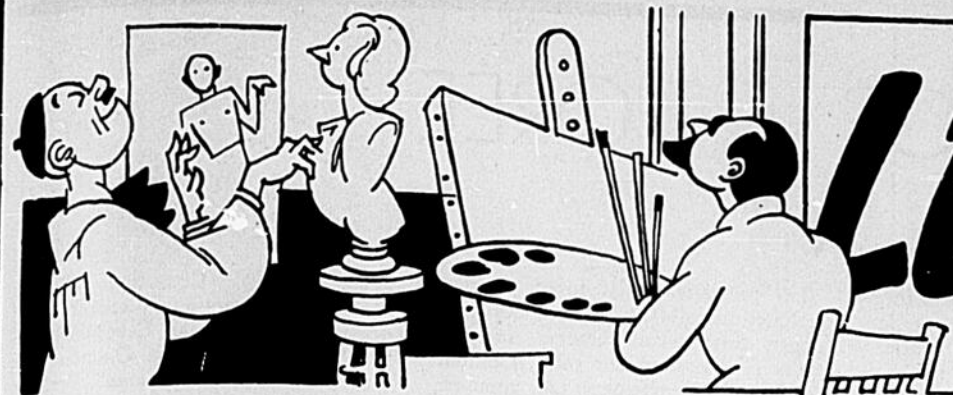
Cigarettes
**SWEET
CAPORAL**

"La forme la plus pure sous laquelle le tabac peut être fumé"

PHOTOGRAPHE
ATTITRÉ DES
ÉTUDIANTS

Albert Dumas

309, RUE STE-CATHERINE, (Près St-Denis)
STUDIO: LANCASTER 5478
Domicile Outremont: CALUMET 5961



LES ARTS



LES DICTS D'UN SALTIMBANQUE

"L'HOMME QUI SE DONNAIT LA COMÉDIE"

Pierre Dagenais s'est donné la comédie, pendant une semaine, dans une solitude désespérante. On ne peut faire autrement que d'être inquiet de l'avenir du théâtre quand on voit notre beau et bon public s'abstenir aussi scrupuleusement de fréquenter un spectacle.

"L'Homme qui se donnait la comédie" est l'histoire d'un détraqué mental lancé dans le roman policier grand genre. Les intentions de l'auteur sont claires: mettre à la scène un grand méchant loup aux yeux tendres, une sorte de Joe Louis sentimental et attendrissant. Jusqu'à un certain point, ce personnage n'est pas neuf. Ce n'est nul autre que Fridolin manquant d'air dans sa ruelle, qui casse les vitres pour se détendre et qui malgré ça peut pincer joliment les joues des petites filles des alentours. Personnage peu réjouissant toutefois quand il prend des proportions d'assassin, mais sympathique aux jeunes filles de dix-huit ans et un peu plus. Le texte est organisé de façon à ménager des effets faciles et nécessaires, à créer un climat de romanesque bon marché. J'avoue que ça manque de fraîcheur. Cette atmosphère de renfermé et de morbidité, si britannique qu'elle soit, j'espère que la censure fédérale ne m'empêchera pas de dire que ça me déplaît, que je ne trouve ça ni poétique, ni français.

Donnez à des acteurs un texte plein de sève, vous ouvrirez un débouché normal à leur ferveur et à leur talent. Malgré la pièce, l'Equipe a joué d'une façon digne de sa réputation.

Pierre Dagenais dépasse tous les acteurs de son milieu par sa sensibilité. Il épuise radicalement son personnage. Même Pierre Brasseur, acteur de bonne lignée, n'a pas dû mieux faire en France. On a bien senti qu'il engageait toute sa personne dans le rôle, qu'il le faisait avec fougue et surtout avec une sincérité qui est rare.

Janine Sutto est évidemment une actrice comme nous n'en avons pas à revendre. Qu'on se souvienne seulement des applaudissements agaçants mais probants qui accueillaient la moindre de ses répliques. Sa composition passait la rampe à merveille.

Gisèle Schmidt a une fort belle voix de jeune première dramatique. Elle s'est bien tirée d'un rôle qui, somme toute, n'était pas facile.

Lilianne Dorsenn, Roger Garceau et Denyse Saint-Pierre ont aussi bien tenu leur parti. Quant à Jean-Pierre Masson on a bien vu que le rôle était un peu faible pour lui. Ce n'est pas se lancer dans la grande louange que de dire qu'il peut jouer des personnages autrement étoffés.

Au risque d'arriver comme le parapluie après l'orage, il me semble que "L'Homme qui se donnait la comédie" ne correspond pas "au goût du public du théâtre à Montréal dans son ensemble". Mais les acteurs de l'Equipe ont un talent qui peut parfois nous faire oublier même le texte qu'ils ont en tête.

Eloi de GRANDMONT

Gazette artistique

- AU CINÉMA SAINT-DENIS "Vous n'avez rien à déclarer", avec Raimu "Orage", avec Charles Boyer
- AU CINÉMA LOEWS "Thousands Cheer" Kathryn Grayson, Mary Astor
- AU CINÉMA PALACE "Old Acquaintance", Betty Davis
- AU CINÉMA CAPITOL "Destroyer", Edward G. Robinson
- AU CINÉMA PRINCESS "Is Everybody Happy?", Ted Lewis
- AU THÉÂTRE ARCADE "La rencontre" avec Marcel Journet et Roger Garceau
- AU ART ASSOCIATION Les concerts Sarah Fischer mercredi, le 2 février, à 8 h. 45
- AU LADIES' MORNING Orrea Pernel, violoniste jeudi, le 3 février, à 3 heures
- À LA SALLE DE FÊTES DE L'UNIVERSITÉ Witold Malcuzyński, le 4 février
- AU PLATEAU Noël Brunet, le 4 février
- AU THÉÂTRE DE SA MAJESTÉ Bidu Sayao, le 7 février
- AU THÉÂTRE SAINT-DENIS Dimitri Mitropoulos avec l'Orchestre symphonique de Minneapolis le 7 février
- À L'ERMITAGE Débat mixte de la Chambre de Commerce des jeunes, le 10 février

LES CONCERTS UNIVERSITAIRES

TÉMOIGNAGES

Dans un récent article intitulé "Music by the people" le critique musical de la "Gazette", M. Thomas Archer, écrivait ce qui suit:

"... (Les Concerts Universitaires) are a new and quite striking venture which has already begun with uncommon success. It consists of four concerts arranged and sponsored by university students and it began recently with a recital by the distinguished singer, Alexander Kipnis. Other events on the schedule include recitals by Rose Bampton and the pianist Claudio Arrau, with a program by the Orchestra of Les Concerts Symphoniques directed by Désiré Defauw as a finale."

"The students sponsoring this very ambitious series are members of La Société Artistique of the University of Montreal. The subscriptions are low enough to be within the means of very humble pocketbooks and are open to students of the University of Montreal itself and other regular colleges, schools, convents and educational institutions of a similar nature."

"The series was launched with the aid of Pierre Béique administrator of Les Concerts Symphoniques and has the support of the latter institution. It is without doubt the biggest undertaking of its kind in the history of educational institutions in this city and province. As for its success, it is enough to say that four weeks after the preliminary announcements were sent out, and before Mr. Kipnis' recital, the entire four concerts were sold out."

"It should be remembered in this respect that the peculiar value of such a series and its results is that a student body has taken out the responsibility of engaging recitalists of the calibre which is usually restricted to the local management of a professional impresario. They have done this as part of an educational scheme which is to teach their fellow students just what the best in music can bring them in these days."

Thomas ARCHER

(Gazette du 11 décembre 1943)

Programme des Auditions musicales

SEMAINE DU 30 JANVIER 1944

- Lundi 31**
Concerto pour violon en "mi" mineur. Mendelssohn, artiste: Yehudi Menuhin.
- Mardi 1er**
Symphonie du printemps en "si" bémol. Schumann
Boston Symphony Orchestra
Serge Koussevitzky
- Mercredi 2**
Trio no 1 en "si" bémol majeur
violin: Alphonse Onnou
piano: Karl Schabel
- Jeudi 3**
Extraits de Siegfried
Richard Wagner
Philadelphia Orchestra
- Vendredi 4**
Les Mazurkas
Chopin
Nocturne en "fa" dièse majeur
Chopin
piano: I. Paderewsky

HENRIK SZERYNG

Sous le patronage du consul général de Pologne et de Madame Brzezinska, Monsieur Henrik Szeryng, célèbre violoniste, et délégué artistique du gouvernement polonais, fut l'invité de l'École Normale de l'Institut pédagogique, mardi, le 18 janvier. L'École Normale de Musique est sous la direction des religieuses de la Congrégation de Notre-Dame.

Mlle Marie-Thérèse Paquin accompagne le violoniste. Monsieur J.-L. Charbonneau, directeur de la Schola Cantorum de Montréal, présente la violoniste à l'auditoire.

Monsieur Szeryng fit ses études musicales à Paris et remporta le 1er prix du Conservatoire. Il fit plusieurs tournées de concert en Europe. Spécialement dans ces derniers temps, monsieur Szeryng fut accueilli dans les grandes villes de l'Amérique du Sud.

Monsieur Szeryng a fait preuve d'une maîtrise tout à fait exceptionnelle. Il contrôlait son instrument avec une justesse et une précision émanées d'une technique des plus solides. Il créa une adhésion étroite et subtile entre lui et son auditoire. Et ce qui permettait cette liaison de l'auditoire et de l'artiste, c'était cette intimité entre l'artiste et son instrument. Par une compréhension nette de son art et de son violon M. Szeryng a su rendre plus intensément l'exécution des œuvres. Son indépendance marquée lui facilitait l'apport de sa propre personnalité dans cette transmission intime de l'œuvre à l'auditoire. Et cela est un des points majeurs de la virtuosité. Plus l'instrument, le souci de technique, l'embêtement de l'auditoire (sic), sont loins, plus le champ d'action s'espace et se libère, et cela donne plus de cours à l'extension de la personnalité. Et la personnalité dans l'exécution est un point fondamental...

Pierre D'AVIGNON

À L'ÉCOLE SUPÉRIEURE DE MUSIQUE D'OUTREMENT

C'est souvent loin des lieux consacrés, facilement accessibles, où trop de fois l'art et le talent servent à des fins qui lui sont étrangères, que se peuvent entendre et goûter les charmes des beaux arts; il faut une atmosphère de communion. Les concerts de l'école supérieure de musique d'Outrement font dans cette veine. Que c'est heureux et quelles joies sont réservées aux auditeurs!

Samedi après-midi, le 22 janvier, on nous présentait Mlle Paul-Aimée Bailly, pianiste. Pour information, on avait accolé à son nom: trophée Kruger 1938, prix d'Europe 1939, prix Archambault 1940, boursière de Juillard, Graduate School de New-York. Mlle Bailly a commencé ses études musicales à l'école de musique d'Outrement.

Au programme, des œuvres de virtuosité, la toccata en do majeur de Bach, pour orgue, transportée au piano par Busoni; des romantiques avec le Papillon de Schumann, une étude, un nocturne et une ballade de Chopin; des modernes: Debussy et Ravel, 2 œuvres de chacun. Une surprise agréable fut la présentation par Mlle Bailly de cinq pièces courtes, d'excellente musicalité et sans aucune prétention, d'un compositeur totalement inconnu. Nous avons appris depuis qu'il est un de ses camarades de Juillard, E. Stevens. Beau geste de la part de Mlle Bailly et qui mérite d'être noté.

Mlle Bailly possède, en plus d'une virtuosité assurée, un talent indubitable: intelligence du texte et interprétation nuancée, équilibre. A ces qualités de concertante on pourrait ajouter un autre élément, le charme personnel de l'artiste qui, s'il n'ajoute rien à la valeur de l'interprétation, la sert quand même et admirablement bien.

J. P. G.



NOEL BRUNET, au Plateau, le 4 février

LA SOCIÉTÉ ARTISTIQUE présente

LE 4 FÉVRIER

LES AUDITIONS POPULAIRES

avec WITOLD MALCUZYNSKI, pianiste

et

LE 18 FÉVRIER

LES CONCERTS UNIVERSITAIRES

avec CLAUDIO ARRAU, pianiste chilien

"LE CHANT DU BERCEAU" A L'ERMITAGE

Si les épithètes «joli» et «touchant» ont bien leur place, c'est ici, et je crois n'offenser personne en disant que «Le chant du berceau» est une pièce sentimentale. On rapporte que lors de sa représentation à Paris, de la jeune fille pieuse au vieil incroyant, tout le monde versait des larmes abondantes; et les soupirs de compassion entendus à l'Ermitage prouvent encore une fois que le genre humain ne demande qu'à s'attendrir, mais préfère les attendrissements qui ne portent aucun préjudice à sa sécurité.

Les péripéties ne se font pas nombreuses durant les deux actes du «Chant du berceau»: l'arrivée de Thérèse, la plus imprévue du monde, et son départ, fatal, hélas! Le reste: la vie d'un cloître avec une légère teinte de caricature qui accentue les petits frotements entre nonnes, l'espièglerie des jeunes novices, la sévérité de mère Vicaire, la bonasserie de mère supérieure, et la bavardise éternelle des femmes. L'auteur a même réussi à indiquer en silhouette le caractère de chaque sœur, et il est amusant de voir se développer dans chacune le sentiment maternel auquel elles avaient pourtant renoncé. Il n'y a aucune philosophie, ni aucune morale à tirer de cette pièce, et je crois que personne n'a voulu en mettre: ni l'auteur, ni les interprètes. C'est une pièce qui se présente pour ce qu'elle est: un agréable divertissement, pas plus. Rien de

plus frais que de voir ces nonnes, voiles bleus voiles blancs, voiles bruns, se promener sur le théâtre à petits pas pressés ou avec une démarche digne et assurée. Leur conversation, un peu folichonne, est remplie de répliques qui arrachent des fusées de rire, irrésistibles.

Les compagnons, ou devrais-je dire, les compagnes présentent un spectacle vraiment intéressant, si la pièce traîne quelques fois et si leurs intonations sont monotones ici et là, par contre, leur jeu, leur manière de se comporter sur la scène sont parfaits, et l'on s'aperçoit à la fin de la soirée que le sourire n'a pas quitté notre visage, surtout au premier acte, à moins qu'il ne soit remplacé par les larmes au dénouement. Il n'est pas de mise chez les «Compagnons» de décerner les prix à chacun, aussi serait-il suffisant de dire que la distribution était excellente.

Attardons-nous un peu sur les décors qui étaient ravissants. L'agencement des ogives blanches sur fond bleu, le grille du parloir qui semblait receler tant de mystère, tout était du goût le plus fin, et surtout, tout s'agencait à merveille avec l'atmosphère de la pièce.

En un mot, c'est une pièce qui est au-dessous de la moyenne de ce que présentent les «Compagnons» d'habitude, mais c'est un spectacle de premier ordre.

Jean-Louis ROUX

MENUHIN AU MAJESTY'S

Louis-H. Bourdon, fidèle à la tradition qu'il a établie ici le premier, et de longtemps, de présenter au public montréalais les princes de l'art, nous fournissait lundi dernier, une nouvelle occasion d'entendre Menuhin.

Un immense auditoire avait envahi le Majesty's, pour lequel Menuhin avait préparé un programme substantiel et d'un goût impeccable. La Sonate à Kreutzer et le Concerto no 4 de Vieuxtemps en constituèrent la première part, tandis que la Sonate en sol mineur de Debussy, la Habanera de Ravel, l'Introduction et Rondo Capriccioso de Saint-Saëns et une danse de Grainger occupèrent la dernière partie. Toutes œuvres exécutées avec cette qualité de fini, ce souci de perfection, qui lui sont caractéristiques. On a admiré en particulier le dévouement avec lequel, strictement fidèle au texte de Beethoven, il a interprété la célèbre Sonate à Kreutzer: toute la plénitude, l'infinie variété sonores que lui a permises le Concerto de Vieuxtemps.

Menuhin fournit l'exemple parfait d'une haute conscience d'interprète, d'une intelligence et d'une sensibilité artistiques de qualité rare, servies par une virtuosité sans rivale, mais non point sans pudeur. G. P.

G. P.

AU LADIES' MORNING

Le Ladies' Morning ouvrait, jeudi dernier, la deuxième moitié de sa saison par un récital de la célèbre liediste Lotte Lehmann. L'une des plus grandes figures, — presque une figure de légende, — de la musique vocale depuis de nombreuses années, Mme Lehmann prend de l'âge. Sa voix n'en conserve pas moins une pureté, une richesse de sonorités, une puissance extraordinaires. Mais c'est par cette délicatesse et sûre intelligence des œuvres qu'elle interprète, par cette intuition de la poésie d'un lied et son art à la rendre, toute fraîche, intacte que Lotte Lehmann a conquis l'admiration universelle et qu'elle n'a pas manqué d'émuvoir son auditoire montréalais. Des chansons de Schubert, Schumann, Brahms, Wolf, Richard Strauss, Feuré, Mahn, Duparc composent son programme. Peu de liedistes chantent Schubert et Schumann avec tant de poésie, de finesse et véritable émotion. Et tout le reste à l'avenant, sauf une mince réserve quant aux œuvres du répertoire français, dont il paraît bien que seuls, ou à peu près, des artistes de race française savent rendre à la perfection l'essence particulière de poésie et d'émotion.

«LES AMIS DE L'ART»

L'inscription des nouveaux membres se continue jusqu'au 31 janvier inclusivement — seuls les élèves des cours réguliers sont admis dans l'Association.

Des laissez-passer sont à la disposition des membres pour le concert d'orgue Casavant, donné à l'église St-André et St-Paul, le 31 janvier prochain.

Des billets à prix de faveur sont à la dispo-

sition des membres pour le spectacle suivant:

Le 4 février à l'Auditorium "Le Plateau", récital de violon par M. Noël Brunet, violoniste canadien-français, prix d'Europe 1936 et médaille d'or du Conservatoire de Bruxelles.

L'Association souhaite que tous ses abonnés soient bientôt des habitués de la Bibliothèque St-Sulpice de nouveau ouverte au public.

BILLETTS EN VENTE
AU MONUMENT NATIONAL
Contrôle Ouvert de 10 A.M. à 9 P.M.
Le Dimanche, de Midi à 9 P.M.
12 Téléphonistes à MA. 3251
Fridolinons 44
La Conférence du Rire



Non, mesdames et messieurs, ce n'est pas à la porte d'un magasin de la Commission des Liqueurs que ces gens font la queue, mais aux guichets du Monument National où, depuis samedi dernier, la foule ne cesse de se presser afin de se procurer des billets pour la septième grande séance annuelle de Fridolin, la "Conférence du Rire". Inutile de dire que rien de "freilaté" ni de "réduit" ne sera servi aux spectateurs et que cette année comme par le passé, le rire ne sera pas rationné à Fridolinons 44.

LES QUATRE DEVANT LA PORTE DORÉE

UN MONASTÈRE REÇOIT DES ANATOMISTES EN VACANCES

Nous nous sommes trouvés, quatre pèlerins, loin du monde, dans la paix, alors que nous aurions voulu nous manifester avec plus d'exubérance. Là non seulement "tout passe", mais tout repasse avec une insistance tacite que personne n'ose contredire, sous crainte de se laisser convaincre. Nous avons compris la puissance du maillet et surtout du rouleau à vapeur qui aplanit tout. La vie paraissait douce, sans heurts, nous étions les victimes d'un avatar complet.

Un soir, nous sommes entrés dans le sillon tracé par les valises, Rouvière et le squelette, attirés par cet énorme déplacement d'air, trébuchant dans ce rapide pas de vis qu'est l'escalier. Le premier se précipita dans la chambre qui s'ouvrait devant lui, tout fier de ses deux fenêtres qui lui assuraient une

supériorité incontestable si l'on considère le point de vue lumineux, le deuxième, grand seigneur (décadence romaine) précédé par son porteur de valises exigea une vue sur le lac, le troisième, satisfait de tout pourvu que la conversation ne languisse pas, le quatrième assez loin pour se permettre des coups d'oeil furtifs dans le tiroir.

Tout allait pour le mieux; à dix heures l'obscurité se fit. Tout n'allait plus pour le mieux.

Le lendemain matin, brillant lever de soleil vers huit heures. La situation apparaît au clair. Epicure constate que la conversation languit bien qu'il affirme que ça lui fera du bien. Les autorités lui disent "qu'il sera bienvenu de faire son lit" (sic). Les deux autres romains admirent le paysage qui s'affirme

à leurs yeux. Le Spartiate est tout triste de voir que malgré ses deux fenêtres il aura moins de soleil faute d'orientation.

Et maintenant, les bouches et les portes se ferment à notre grand désespoir; les Rouvière s'ouvrent, les yeux aussi. La plus grande résignation surveille nos efforts jusqu'à la prochaine cloche qui ne manque pas d'être prochaine. Elle annoncera le silence ou la parole. La paix ici est la conséquence d'une sinusite. Malgré toutes les notions de Physique, puisées au P.C.B., nous n'avons pas encore réussi à en trouver la valeur.

L'étude de l'anatomie n'a pas réussi à nous expliquer le mysticisme des laïcs pensionnaires, ni pourquoi Prévost est devenu Corriveau, qu'un bon médecin ne doit jamais prescrire les remèdes se

terminant en "al" comme l'aspirine, parce qu'ils sont dangereux pour la chaux du cerveau, ni pourquoi Marie-Magdeleine est morte, faute de nourriture. Nous sommes encore bien ignorants. C'est extraordinaire, nous a-t-on dit, comme on en apprend tous les jours. Mais malgré tous ces assauts notre "bonne" volonté a résisté, nous marchions (marchons?) encore vite pour nous rendre aux Vêpres et aux complies au risque de nous écraser la tête sur les tuyaux trop bas, embouchés des mauvais esprits. (Nous ne mentionnerons pas que l'aventure s'est produite). Nous, anatomistes, avons jugé que le mysticisme ne s'accordait pas avec notre bien-aimé Rouvière et qu'il fallait mieux tout oublier pour les quinze jours qui allaient suivre.

Les premières nuits furent courtes, quelques-uns s'efforcèrent de les prolonger. Sans aucun remords, les Romains se divisèrent sur cette question. Nous dirons discrètement, sans appuyer, que la décadence romaine atteignit un degré jusqu'alors inespéré par les plus décadents. Un seul Romain fraternisa avec Sparte et ces deux furent ajoutés aux cloches matinales comme amélioration à celles déjà prévues par la règle.

Le jour de l'an fut surprenant, surtout que nous n'étions pas très sûrs de la date. Il y a tellement de choses à retenir et nous étions tellement concentrés. Les souhaits affluèrent de toutes parts, le mysticisme plana parmi nous, mais rien à faire, toujours cette "bonne" volonté qui devenait de plus ap-

préciable et utile. Cette nuit s'allongea, les bonnes résolutions disparurent, on discuta sur la morale. Cependant, une pensée nous reconfortait. On nous avait dit en entrant "tout passe" l'examen était donc une chose assurée. Mais nous crûmes bon d'amasser un peu de science pour appuyer ces douces paroles si rassurantes.

Notre appétit dépassait toute espérance, c'est pourquoi nous regardions tristement le potage refroidir au début des repas. Nous savons donc maintenant, le Benedicite au complet avec gloria et oraisons et le tout en rythmique grégorienne. La vie de Dom Guéranger et celles des Justes nous sont aussi familières "recto tono" qu'en français. Les paniers se remplissaient avec régularité, les jours allégeaient le calendrier.

Le jour au jour, pareil.

Toutes les après-midis, goûter et dose de mysticisme. On apprit que quelqu'un se spécialisait à retenir le calendrier et la vie des saints par coeur, qu'un autre avait visité l'Europe, la France et la Belgique, qu'un troisième jouait du piano, les yeux bandés, couvert d'un drap, les lumières fermées, et probablement le soir dans l'obscurité complète et enfin qu'il existe des femmes assez fortes pour pousser des pianos. Nous sommes reconnaissants à ceux qui ont procuré ces quelques distractions à l'immobilité complète de notre esprit.

L'échange spirituel s'affirmait de plus en plus fréquent entre les chambres. La "bonne" volonté faiblissait. Un appel téléphonique (\$2.65) causa la catastrophe. Nous avions le schisme, aussi se que le bris de la fourchette dont le Romain décadent se rendit coupable dans le réfectoire. Finie la théorie; les schismatiques exigeaient l'action. Pourtant Nietzsche affirme que l'action à distance ne répugne pas. Cette tâche restera indélébile dans leur biographie. Ils invoquèrent tous les prétextes, dîners de famille, changement d'air, etc.; le mépris les accompagna jusqu'au seuil.

Il restait deux jours et nous étions deux. Sparte et Rome fraternisèrent et les grandes discussions sur la morale finirent faute de combattants. Rouvière exigea une soumission complète qui ne souffre pas l'arrêt. Ces deux derniers jours s'ajoutèrent aux autres avec leur dose quotidienne de mysticisme et de fromage. Les incorruptibles prirent finalement place dans l'automobile du frère chauffeur où le calme régnait là comme ailleurs. Ce soir-là nous apprîmes trois choses: l'utilité des pelles pour déblayer un chemin de treize milles, l'apaisement des moeurs par la musique, citons seulement "Beau printemps quand reviendras-tu?" (rythmique grégorienne) au milieu de la poudrière, et finalement l'hospitalité de la municipalité de Magog. Pour la première fois de notre vie nous eûmes la chance de sommeiller dans un poste de pompier sur des boyaux d'arrosage.

Montréal réapparut, inchangé. Cette fois-ci Rouvière ne précédait plus, mais suivait, contrit, dompté, abattu, mais toujours aussi lourd.

Pourquoi regretterions-nous un tel séjour? N'étions-nous pas un peu semblables aux sardines s'enfermant dans leur boîte en laissant la clef dehors!!!

Aux trois autres, en souvenir de nos vacances,

Yves PREVOST

"CHEMINS DE LA MER"

Ce nouveau roman qui vient de publier Les Editions Variétés, n'est certes pas le moins important de Mauriac pour nous conduire au fond de ce que le problème de la vie humaine lui inspire d'angoisse et de détestation.

S'expliquant lui-même sur ce livre, Mauriac nous dit qu'un des aspects des *Chemins de la Mer* évoque le "désastre suscité par l'argent dans beaucoup de destinées". En effet, ce beau roman raconte l'histoire d'une famille très riche, brusquement ruinée.

Nous sommes, un soir, dans la famille Révolou, dont le chef est un des notaires les plus importants de Bordeaux. La fille de Révolou, Rose, s'habille pour aller au bal. Madame Révolou est dans sa chambre. Son fils étudie dans une pièce voisine.

Soudain la mère d'un jeune homme, Robert, quasi fiancé à Rose, se précipite dans la chambre de Madame Révolou. Avec une brutalité énoue et une avidité sauvage, elle lui révèle que son mari s'est ruiné pour une femme et qu'il n'a plus le sou.

SYMPATHIES

Nous apprenons à regret la mort de la mère de Noël Varin, e.e.m. Ses confrères de première lui offrent leurs profondes sympathies.



1919

Des Millions de tonnes

**DE MINÉRAI DE NICKEL...
MAIS PAS DE DÉBOUCHÉS**

EN 1919, l'avenir paraissait sombre pour l'industrie du Nickel canadien. Grâce à la grande demande pour l'acier au nickel dur employé dans la construction des cuirassés et des pièces d'artillerie, les débouchés s'étaient multipliés durant la première guerre mondiale. Depuis, ces marchés avaient disparu. Au bout de quelques mois, les usines de Nickel au Canada avaient dû fermer leurs portes et l'exploitation des mines avait cessé.

On fit cependant le nécessaire pour transformer cette industrie de guerre en une grande industrie prospère de temps de paix. Des savants furent chargés de créer de nouveaux alliages de Nickel. Des techniciens furent dépêchés pour trouver de nouveaux usages pour le Nickel canadien dans les industries automobile, chimique, électrique, radiophonique et beaucoup d'autres. Etape par étape, les nouveaux marchés mondiaux furent établis. Dans l'espace de dix ans, la production du Nickel au Canada dépassait de beaucoup le sommet précédent atteint avec la production de guerre.

Aujourd'hui, le Nickel canadien a de nouveau été accaparé par les besoins de la guerre. Mais, maintenant, cette industrie entrevoit avec confiance le retour de la paix. Les plans sont prêts pour développer et accroître les débouchés du temps de paix, vieux ou nouveaux, afin que l'industrie du Nickel puisse continuer, par sa propre initiative, à contribuer d'une façon substantielle au bien-être économique du Canada.



THE INTERNATIONAL NICKEL COMPANY OF CANADA, LIMITED

25 KING STREET WEST, TORONTO

*Nickel
Canadien*
LES ACCOMPLISSEMENTS DU PASSÉ
SONT UN GAGE POUR L'AVENIR



NOS CARABINS DANS LA LIGUE SENIOR

L'Université de Montréal est maintenant dans la Ligue Senior. Je me demande si les étudiants conçoivent la portée d'une telle représentation.

La Ligue Senior est après la N.H.L. la plus forte organisation de hockey du Canada et des Etats-Unis. En d'autres termes, les amateurs qui assistent aux parties des seniors ont l'avantage de voir un calibre de hockey supérieur à tous les autres pays du monde. C'est dire l'importance pour l'université de rester dans ce circuit.

A cause de la guerre et de la pénurie actuelle de joueurs, les Carabins ne constituent pas, il nous serait puéril de le nier, une équipe de la trempe de celles qui rencontraient, il y a quelques années, des clubs comme Port Arthur dans la finale de la coupe Allan. Mais que voulez-vous, c'est la guerre, et nous ne sommes pas les seuls à en être affectés.

Jusqu'ici les Carabins n'ont pas été chanceux. Mais, que diable, messieurs, ce n'est pas une raison pour les lâcher. Comment donc! grâce à l'esprit d'ini-

tiative du conseil de l'A.G.E.U.M. et à l'enthousiasme des officiers du C.E.O.C., nous réussissons enfin à posséder dans la Ligue Senior un club canadien-français, universitaire à part ça, et les étudiants s'en désintéresseraient. Allons messieurs, si cela était vrai nous mériterions l'ironie de certains compatriotes qui prétendent à tort et à travers que nous sommes à vingt ans des joueurs de dames et de dominos.

En avant, messieurs les étudiants, encouragez les couleurs Bleu et Or, gardez les Carabins dans la Ligue Senior. Pensez que les beaux jours reviendront et imaginez alors une finale de la coupe Allan disputée à Montréal entre nos Carabins et un club de l'ouest canadien. Cette pensée réveillera chez vous l'éternel esprit sportif des étudiants de l'Université de Montréal et nous incitera à supporter les Carabins dans leurs moments difficiles, lesquels d'ailleurs seront de courte durée.

Jean Paul CARDINAL,
Président du comité
de publicité.



Pierre Trottier et Guy Beau-grand-Champagne ont fait du ski au Mont-Tremblant durant les vacances de Noël... Du ski pur évidemment... On a également vu Jacques Lalande au Mont-Tremblant vers le jour de l'An... En plus des pistes, il aime beaucoup les hôtels de l'endroit... Guy Courtois, Yves Prévost et Jean Gratton, grands anatomistes, ont passé la fin de semaine du 15 au chalet de l'U. de M. à Saint-Sauveur. On dit qu'ils ont fait un peu de ski... Jimmy Pouliot, président du C.U.A.C., monte à Saint-Sauveur à chaque fin de semaine... Jim qui a beaucoup d'audace et de patience parfait sa technique régulièrement... Il ne sacrifie pas, et avec raison, l'efficacité à la grâce... Il pourra causer de fortes surprises cet hiver... Guy Courtois a appris qu'il n'y a pas de crème de menthe à Saint-Sauveur... Il n'y a pas à Sainte-Adèle de fameux skieurs, comme à Saint-Sauveur... A Sainte-Adèle l'on se contente de l'après-ski... A part Robert Baillargeon, entraîneur de l'équipe, tous ceux qui montent au chalet font du ski sérieusement... C'est à cause de sa thèse, paraît-il... Edmond Pontbriand peut dégeler l'eau au camp, en aucun temps, c'est un plombier expert... Au

camp, le cuisinier est absent à l'heure des repas... Roger Beau-chemin donne des leçons de ski au parc Murray, dans Westmount ma chère... Ses leçons finissent très tard... Guy Godard, très célèbre débattant, en est bien revenu de la 80 à Sainte-Adèle...

Les anatomistes sont allés calmer l'effervescence de leur esprit à St-Sauveur... Innovation culinaire: poulet Emery, cendré à la Campeau... ce dernier s'est empressé de faire voter la loi Alphonse concernant les cendres dans les assiettes... Avis général: "Ne pas camper sans Campeau"... Le co-gérant s'occupe de faire observer le règlement même dans le chalet... il voit à ce que certains points concernant les visiteurs soient bien observés... Les étudiants reçoivent une charmante invitée de Québec (près de Limoilou)... Un jeune homme aux frisettes noires, attaque vigoureusement les bancs de neige (cf Don Quichotte, Episode des moulins)... Guy Courtois a l'ambition de devenir membre de l'équipe... "Je suis bien parti" dit-il... Reviendra-t-il à temps? Notre héros nous confie après une chute sensationnelle: "Je ne suis pas tombé je me suis enfargé dans un de mes skis..."

Jean PARALLELE



Les étudiants aiment traiter
avec la

BANQUE DE MONTREAL
Fondée en 1817

"banque qui accueille bien les petits déposants"

UN MILLION DE COMPTES DE DEPOT DENOTENT LA CONFIANCE

L'UNIVERSITÉ RAYONNE

Un tas de films américains sont faits d'une intrigue qui se déroule dans un milieu universitaire et dont les protagonistes sont des étudiants, ou, à tout le moins des vedettes d'âge étudiant. Dans chacun de ces films, il y a au moins une partie de baseball, de football, ou d'un autre sport important aux Etats-Unis, et à ces parties se trouve une jeune fille qui fait déployer des énergies surhumaines à un des jours qui sera son héros en même temps que le héros du film et de la jou-

duelle, et il y a grand avantage à se faire connaître en plus par des actes, des faits, des choses visibles. Voici en quoi le monte-pente et le club de hockey sont une précieuse acquisition pour l'Université, car le fait sportif a cette qualité de pouvoir nous faire connaître comme groupe organisé, comme collectivité vivante.

En effet, ça n'est pas tellement d'un individu que l'on parle dans les journaux, dans la page du sport, c'est plutôt de l'Université de Montréal; c'est le nom de l'Université, et pas le nom d'un tel qui est mis en épingle. Ça n'est pas un joueur de la ligue Senior que l'on va voir jouer au Forum, quoiqu'on puisse avoir des préférences pour un tel, mais c'est le club de l'Université que l'on va voir.

Les badaux, le public qui viennent en fin de semaine au chemin

Bellingham et qui voient le monte-pente de l'Université parlent de l'Université. C'est l'Université et le renom de l'Université qui profitent de l'activité qu'ont déployée MM. Gustave Prévost et Lucien Piché et l'A.G.E.U.M.

Les skieurs de l'Université, le monte-pente de l'Université, les joueurs de hockey de l'Université et toutes les autres organisations de l'Université, ah! ah! voilà que l'Université est devenue vivante cette année.

Réjouissons-nous, crions, lançons des boums, car l'Université est plus qu'une simple masse imposante trônant passivement sur le Mont-Royal, elle est un être actif d'où émanent une vie, un rayonnement qui éclatent en manifestations visibles et tangibles.

"We are on the map" comme

diraient les Anglais.

McGill a des organisations sportives bourdonnantes, l'Université de Montréal est également le centre d'une vie grouillante sur son versant du Mont-Royal où court le cable du monte-pente.

Les universités américaines sont connues par les films de Hollywood! Lorsque la compagnie Canada-Film sera en marche, l'Université de Montréal pourra servir de décor à un chef-d'œuvre cinématographique. Il faudra pour cela que chaque étudiant se prépare ardemment à son rôle: qu'il soit membre enthousiaste d'une foule délirante, joueur actif sillonnant la glace, skieur élégant et rapide sur la neige, il faut que ce rôle soit bien rempli et que nous nous y mettions tout de suite.

Pierre TROTTIER

Prenez un "Coke" = Tout va bien



... de Jamaïque à Québec

Tout va bien, dit l'Anglais amical des Antilles pour vous souhaiter la bienvenue. Un gracieux accueil—mais pas plus cordial que ce que dit le soldat canadien. Prenez un "Coke", dit-il, et il est aussi vite compris en Jamaïque que dans le Québec. Dans le monde entier, le Coca-Cola signifie la pause qui rafraîchit—et est devenu le symbole de la bienveillance.

THE COCA-COLA COMPANY OF CANADA, LIMITED, MONTREAL

"Coke" = Coca-Cola
Les noms populaires acquièrent tout naturellement des abréviations amicales. C'est pourquoi vous entendez dire "Coke" pour Coca-Cola.



—le symbole
amical 666P

SAVAIT-ON QUE...

D'après les statistiques officielles, en 25 ans, il s'est vendu dans la Province de Québec pour plus de \$1,000,000,000 (un milliard) en boissons alcooliques.

\$1,000,000,000 cela correspond à l'évaluation foncière de tout Montréal.

Pour la boisson, aux vendeurs d'alcool, la Province remet \$10.45 par tête, en comptant les femmes et les enfants.

Pour la charité, les fédérations des oeuvres de charité de Montréal, qui inaugureront leur campagne sous peu, recueillent \$1.35 par tête, en comptant les femmes et les enfants.

La Province de Québec compte 3218 buvettes, et que dans 355 municipalités, la Commission des Liqueurs a accordé 3465 permis, et qu'il existe 7 grosses brasseries, 1284 magasins de bière, 638 tavernes, 809 hôtels licenciés, et combien de débits clandestins dans notre Province!

En 10 années, notre Province a consommé pour \$407,237,503 en alcool.

Avec ces millions, nous aurions pu bâtir quarante universités (40) comme celle du Mont-Royal qui a pris une bonne quinzaine d'années à atteindre sa puberté et n'est pas encore majeure!

En 10 ans, nous n'avons pas réussi à trouver \$5,000,000 (cinq millions) pour "notre" université.

Nous avons consacré en un an \$30,309,160 à l'alcool: à "l'Enseignement Technique", nous avons donné \$770,363!

En 1 an, les tribunaux de notre Province ont condamné à la prison, pour ivresse, 7,544 "canayens".

En 1 an, les tribunaux du Dominion ont condamné, pour ivresse, 34,606 citoyens. La pension, à Bordeaux, coûte \$2.50 par jour à nos braves contribuables.

Les brasseries d'alcool ont traité "d'hystériques réformateurs" les hauts personnages qui ont osé dénoncer ce sale trafic.

Son Eminence le Cardinal Villeneuve, dans un discours à Toronto, le 17 avril 1941, Son Excellence Monseigneur Charbonneau, dans une circulaire du 22 janvier 1941, l'honorable Adélaïde Godbout, dans une entrevue le 5 avril 1941, ont stigmatisé les vendeurs d'alcool.

Il y a deux façons de réprimer les abus: la prohibition et la tempérance. La Tempérance simplement, relèverait le niveau général de la moralité, de la santé et du bien-être publics dans notre Province.

André TESSIER

Les étudiants trouveront tous
les volumes dont ils ont besoin

CHEZ

DÉOM

1247, Saint-Denis Montréal

PAS ASSEZ DE BARBE

Il faut se renseigner avant de poser un geste et puisque ce cas vient sur le tapis, ce serait une chose vraiment utile et instructive que d'assister à certaines discussions sur les doctrines politiques entre les divers partis. Il y aura justement une de ces soirées "forum" au Plateau, jeudi le 24 février.

Il ne s'agit pas d'aller faire du bruit; non, c'est une soirée d'étude où tous peuvent poser des questions aux différents partis représentés.

INTELLIGENCE

Le Quartier Latin

organe officiel

des étudiants de l'Université de Montréal

2900, blvd du Mont-Royal — EX. 1573

DIRECTION

Directeur: CHARLES-A. LUSSIER
Directeur-adjoint: DENIS NOISEUX

RÉDACTION

Rédacteur en chef: ROGER ROLLAND
Secrétaire de la rédaction:
LOUIS-PHILIPPE DUPUY

Rédacteurs:

Sarto OUELLET
Yvon NORMANDIN
Marcel THÉRET
Guy VIAU
Arthur DANSEAU
Eloi de GRANDMONT

Maurice RIEL
Pierre TROTTIER
Raymond G. DÉCARY
Georges DUFRESNE
Paul ARNOLDI
Blaise TRIBIANO
Jacques DUBUC
Pierre-Edouard DURANCEAU

ADMINISTRATION

Administrateur: GUY BEAUGRAND-CHAMPAGNE

Le "Quartier Latin" n'est responsable que des seuls articles de la Direction.

IMPRIMERIE

LA CIE DE PUBLICATION LA PATRIE
190 rue Ste-Catherine
MONTREAL

L'hiver: il neige.
Mais que sont les flocons?
Des fleurs.
Par delà les nuages,
Serait-ce déjà le printemps?

Man-nyo-shu

VALEUR DE LA CONNAISSANCE

Le problème de la raison se pose à l'homme d'une façon beaucoup plus tragique et définitive qu'il n'ose le reconnaître. L'homme a brutalement remis en question tous les problèmes, mais la question de la raison elle-même est loin d'avoir été creusée. Une certaine prolifération naturelle de philosophes recula d'âge en âge l'échéance du scepticisme intégral. J'ai le sentiment que tout problème métaphysique est à tel point subordonné à une théorie inconnue de la connaissance, qu'il ne saurait être question d'en maintenir aucun.

La loi de l'homme est d'être ramenée dans ses desseins à ses destins les plus élémentaires. Ceci est remarquable pour la philosophie. La destinée de l'homme est d'ignorance, et la fatalité condamne ses recherches à ne point donner de fruits dans l'ordre de la découverte mais dans l'ordre de l'énigme. Les idées philosophiques n'ont pas donné des solutions mais des problèmes. L'homme sans le savoir a poursuivi les solutions comme si d'elles devaient dépendre non pas sa vie qui est assurée, ni son bonheur, qui est une constante réglée pour chacun par des facteurs inaltérables, mais les problèmes eux-mêmes, qui constituent une science propre et qui achèvent la perfection de son sort d'homme. Mais un premier mouvement de présomption suit toujours les philosophies nouvelles. Tout à ses pensées naissantes, l'esprit néglige de se représenter que voir n'est pas savoir. Toute idée métaphysique est inutilisable et intransmissible du fait de cette absence de preuve: l'esprit voit ce qu'il voit, mais il ignore ce qui est. La logique est à l'exacte mesure de nos idées, c'est pourquoi elle triomphe; mais elle ne l'est pas à celle de notre esprit, qui a d'autres sources; d'où une incertitude interminable et l'aventure de la pensée. A ce propos, les sciences, qui abandonnent la vérification aux choses mêmes, nous donnent une leçon qui peut se formuler ainsi: la fonction essentielle de l'esprit n'est pas de juger mais d'inventer. La pensée n'a jamais reçu une règle de méthode aussi juste. La philosophie est bien dans le domaine de la vérité, mais elle n'est pas dans celui de la preuve; par conséquent elle est exclue du domaine du savoir. Son histoire nous en avertissait assez; il n'était pas nécessaire que la science mit le

doigt dessus. Mais les histoires ne se terminent jamais à moins qu'une autre histoire commence, il n'y a rien d'aussi durable que des ruines. On n'installera pas l'homme facilement dans son sort d'ignorant. L'humanité accepte mal ses maîtres en scepticisme; elle veut survivre à la mort, mais ne veut pas survivre à ses pensées, et l'on soupçonne que c'est pour la même raison.

Mais il faudrait diriger l'attention sur les supports du doute, et sur le terrible définitif de ces pensées désespérantes, à quoi l'homme ne s'est guère arrêté jusqu'ici. Dans les questions métaphysiques, introduire, avant toute réponse, une donnée fondamentale qu'on n'a jamais envisagée dans toute son importance. Composer dans son esprit une somme de tout l'ignoré de l'univers, et faire de cet énorme inconnu la donnée essentielle du problème. Ne point se dire en face de problèmes dont l'inconnue jouerait le rôle d'objet à découvrir mais l'empêcherait de découvrir. En d'autres termes, considérer l'inconnue comme une donnée, et par conséquent le problème lui-même, tel que posé, comme incomplet. Il y a parfois dans les manuels d'arithmétique de ces problèmes dont manque, par une erreur typographique, une partie de la question. Ainsi le problème de l'existence de Dieu, ceux de la réalité de l'âme ou de la matière, ne sont que de faux problèmes, ou, si vous voulez, des bribes de questions qu'on a voulu croire complètes et sur lesquelles on a spéculé comme telles. Si l'on trouvait la solution de la plupart des questions métaphysiques, on y perdrait autant d'énoncés de problèmes. Nier à l'homme, non la puissance de résoudre, mais les moyens de poser les problèmes. On se découvre une espèce d'intérêt à représenter les êtres humains dans cette région de la connaissance qui est sienné par le degré d'obstination que l'on y met et où l'on sait bien que l'homme, chez qui la vérité ne peut faire tradition, est incapable de se tenir. Peut-être reconnaît-on les esprits philosophiques à ce particulier sens de l'insondable qui a tué la métaphysique.

Je ne connaîtrais point assez de bonheur à créer des concepts philosophiques, car la seule justification d'un raisonnement ne peut être qu'une rigueur de preuve absolument sans défaillance. Je comprends mal ceux qui s'y exercent. Ces concepts d'ailleurs sont trop peu dans le mouvement de l'âme et peu susceptibles de l'influencer. L'homme ne vit pas dans la suite de ses idées. A chaque moment, il est aussi ignorant qu'au premier jour, s'il ne se reprend; et l'acte de se reprendre l'absorbe entièrement. L'inutilité des théories du bien-vivre en dit long là-dessus, et la sagesse d'un Alain n'est point un enseignement mais un témoignage. Rien de grand pour l'homme ne peut sortir d'une pure définition. L'acte de raisonner, l'acte de définir, en dehors des sciences naturelles, sont trop gratuits. Je regarde sans comprendre la société bizarrement liée à quelques énoncés, et l'esprit s'occupe d'idées dont j'ai besoin de préciser le but.

L'intention de la pensée n'est pas du tout douteuse, et c'est ce qui la condamne dans ses résultats. La raison par sa nature est une exigence trop grande.

Pierre VADBONCOEUR



L'ÉTUDIANT AMÈNE

SES PETITES AMIES
CHEZ

GERACIMO

412 est, rue Ste-Catherine

AIR CLIMATISÉ

Je ne vous connais vraiment que d'hier, mais je me souviens que, pour la première fois, j'aperçus votre nom sur la couverture d'un livre, laissé sur ma table de travail: en lettres noires sur fond blanc, Félix-Antoine Savard, ce nom qui ne réveillait rien en mon esprit; au milieu de la page en gros caractères, MENAUD, et au-dessous, en plus petit, maître-draveur. Le titre m'intrigua comme tout ce qui contient du mystère: qu'était-ce que Menaud? Un homme, un héros, un dieu peut-être... Je ne savais, mais sans doute, un aliment pour mon imagination de treize ans en quête d'évasion. J'ouvris le livre et le lus d'un trait: il s'adressait à la jeunesse: j'en étais et je me laissai emporter sans réticence par le souffle épique qui enlevait les pages de chaque chapitre. Si bien qu'une fois terminé, j'étais tout transi par les prédictions que Menaud, dans la clairvoyance surhumaine de sa triste folie, énonçait en guise de conclusion.

Au tour de moi, les commentaires suivaient leur cours, plus ou moins louangeurs mais, fanatique comme un enfant, j'écartais tous les reproches adressés à mon dieu-draveur et à son épopée. Que m'importait à moi le langage trop érudite des paysans, pourvu que leurs paroles fussent belles? Que m'importaient les faiblesses littéraires de l'oeuvre, si l'oeuvre, dans son ardente jeunesse, répondait à toutes les exigences de vigueur et d'idéal que le coeur d'un petit garçon peut contenir? "Menaud, maître-draveur" était pour moi le plus beau des romans et vous étiez le plus grand des poètes.

J'ai relu depuis ce livre qui avait marqué en moi presque une étape littéraire: plus averti, je sus, cette fois, faire les justes parts entre la belle beauté et l'emphase un peu romantique. Mais irrésistiblement, je fus comme avant saisi d'émotion devant ce vibrant poème écrit à la gloire du paysan, et son auteur m'apparut alors dans sa vraie lumière, comme un grand idéaliste dont la vie n'avait pas réussi à tuer les rêves d'enfant.

Puis, j'eus le bonheur inappréciable de vous rencontrer cet été, dans ce pays de Charlevoix qui est devenu le vôtre depuis plusieurs années déjà. Si vous ne répondiez pas exactement au personnage que je m'étais fait de vous, rien en vous n'allait contre mon imagination: une taille élevée, robuste, paysanne même; une voix sonore; des propos abondants et riches où le langage des yeux n'avait pas le moindre part, ces yeux noirs au regard un peu distrait derrière les verres lorsqu'il se posait ailleurs, mais qui devenait d'une intensité profonde dès qu'il se fixait sur nous. A mes camarades et à moi, vous parliez de l'endroit, de la beauté du paysage, du fleuve, mais surtout, des hommes, des habitants, et l'on sentait qu'ils avaient tout votre amour, ces privilégiés que vous vouliez sauver de la menace des villes et de la civilisation urbaine. Pendant quelques trop courtes soirées vous nous avez parlé d'eux, de leur misère, de leur piété et de leurs chansons.

Le sujet de nos conversations avait aussi touché l'art et en particulier, la question du style, et vous nous aviez confié vos difficultés d'écrivain dont seul, un travail ardu, suivi et soigné pouvait venir à bout. Nous vous écoutions comme des élèves écoutent le maître avec la certitude d'écouter un maître.

Vous nous aviez lu, dans une rencontre subséquente, un passage de "L'Abatis", souvenirs de colonisation, disiez-vous; et l'histoire de ces régions nordiques m'intéressaient beaucoup, car je connaissais leurs jolis noms français, les ayant visités rapidement deux ans plus tôt: Canton Rousseau, Canton Paradis, Rapide-danseur, Val-Saint-Gilles, etc... Peut-être avez-vous oublié le passage de ces trois étudiants dans vos montagnes solitaires, mais nous avons été trop ravis de cette rencontre pour ne pas l'évoquer souvent entre nous; et la lecture de "L'Abatis" me l'a remise en mémoire d'une façon étrangement précise.

"L'Abatis", message de Félix-Antoine Savard après un silence de déjà sept années, voilà ce que j'attendais avec autant d'espoir que d'impatience. Cette longue attente ne fut pas vaine et la réalité dépasse indubitablement ce que j'avais à peine osé souhaiter dans mon enthousiasme. Tous les épithètes louangeurs sonneraient faux ici, devant cette oeuvre gigantesque. Gigantesque non par son envergure, mais par ses idées, sa poésie, ses descriptions magnifiques, ses récits extraordinaires et sa langue parfaite. A la lecture de "L'Abatis", j'ai ressenti le même orgueil légitime et le même bonheur inespéré que lorsqu'en Belles-Lettres, je découvris la fraîcheur de Nelligan au milieu de l'enflure des romantiques: l'orgueil d'être votre compatriote et l'unique bonheur de prendre contact avec la réalité profonde à

travers le grand art. Vous pénétrez si intimement les tragédies secrètes de vos défricheurs, vous découvrez avec une telle sensibilité la signification cachée des paysages, vous identifiez avec une telle dextérité les signes subtils de la nature, qu'il nous est impossible de ne pas reconnaître en vous, le poète, — l'homme inspiré de Dieu, — envoyé de Dieu pour enseigner aux humains les choses impossibles à voir avec les yeux de la chair. "J'entre par des chansons dans la connaissance utile et délicieuse des âmes", dites-vous; vous pourriez aussi bien dire: "J'entre par la contemplation dans la connaissance étonnante et profonde de la nature, et par la sensibilité, dans celle, essentielle et combien profitable, des signes que le pays me fait."

Vous n'avez pas besoin de prostituer votre art au réalisme et au jargon pour faire canadien: vous êtes canadien, vous aimez votre pays et surtout ses défricheurs, et ces sentiments ne peuvent faire autrement que de suinter partout. Oh! je vous reconnais bien, vous, l'auteur de Menaud, l'idéaliste, le poète épique; mais, vous dépassant vous-même, vous avez laissé loin derrière les défauts de Menaud et avez fait germer incroyablement jusqu'à la perfection, les qualités déjà grandes qui étaient vôtres comme écrivain et comme poète. Sur l'immense souffle épique de votre âme a passé la douceur des églogues virgiliennes et sur votre style abondant d'images vivantes a passé la sobriété bien française qui s'est transmise d'auteur en auteur depuis le classicisme.

Je voudrais pouvoir traduire ici mon étonnement devant la langue parfaite que j'ai découverte dès les premières lignes de votre introduction. Je me plais à y reconnaître les hautes couleurs d'un Cocteau ainsi que l'éprouvante simplicité d'un Gide, passés au crible d'une âme profondément chrétienne. Par vous, se perpétue ici la tradition, un peu oubliée, de la belle clarté française. Chaque mot dans votre phrase porte son sens, — qui n'est pas celui d'un autre, — et joue son rôle, — n'est pas inutile. Le mot juste pour signifier un concept déterminé, et la phrase précise pour représenter une idée claire. Toutes choses qui ne s'obtiennent que par un travail ardu, souvent décourageant, mené à bien par la seule volonté créatrice de son auteur.

Et lorsque cette maîtrise de la phrase nette et claire, que vous possédez, s'unit à vos dons poétiques, nous assistons à l'engendrement de fresques étonnantes, autant par leur sujet que par leur technique, comme celles des "Trois chanteurs". Quelle n'est pas ma sympathie pour votre marsouin couleur de fleuve; quelle joie n'éprouvai-je pas avec votre amoureux couleur d'espérance; et dans quelle sauvage liberté ne m'entraîne pas votre vagabond couleur de feu. Vous découvrez les hommes à travers leurs chansons? Moi, j'aime à les contempler lorsque c'est vous qui chantez.

Au risque de me faire soupçonner des amitiés rostandiennes inexistantes, je serais tenté de m'écrier: "Enfin, j'en vois un!" Car, tous les autres jusqu'ici ne m'avaient donné que des espérances plus ou moins précises, aucun ne m'avait comblé, et je craignais que la littérature canadienne-française attendît encore une génération avant que de naître vraiment: elle semblait morte de la perfection de son premier chef-d'oeuvre: "Maria Chapdelaine". Vous êtes le premier qui parlez de la terre et du pays autrement que ne l'a fait Louis Hémond: vous avez dérogé à cette loi presque immuable de prendre une motte de terre noire dans vos mains et de méditer longuement, à haute voix, sur la prodigalité maternelle de notre sol. Votre conception du paysan, votre pénétration de la nature, le regard que vous jetez autour de vous, autant de choses qui, quoique comprises dans leur signification éternelle, se sont modernisées, rajeunies et adaptées complètement aux temps où nous vivons. Tout exigeait l'avènement d'un poète: il fallait qu'il se manifestât. Et lorsqu'un soir, je commençai la lecture de "L'Abatis" avec un compagnon, nous pouvions voir mutuellement sur nos figures, les indices d'un grand soulagement et d'une reconnaissance sans borne pour l'homme qui nous faisait communiquer au grand art.

Félix-Antoine Savard, ce ne sont pas des félicitations que je veux vous offrir: il y a toujours une grande part de suffisance dans cet espèce de jugement approbateur; mais de tout mon coeur, de toute mon âme, de tout mon esprit et de toute mon intelligence, je vous adresse un immense MERCI.

Jean-Louis ROUX

VIE D'HÔTEL

LA TORTUE DE POSTE

L'homme est bête, quand il est seul: il croit que les autres pensent à lui. Jacques s'obstinait à cette décevante pensée. Depuis trois jours qu'il file très mal. Aucune lettre n'arrive, ni d'elle, ni de son frère en Afrique, ni de sa soeur, ni de son ami Robert, officier de marine, actuellement cantonné en Islande.

Jacques, ce soir n'en peut plus. Il grille cigarette sur cigarette, se promène comme un lion en cage à travers la chambre, me répond évasivement tandis que je lui rappelle l'année merveilleuse écoulée dans la classe de G.H., les réunions des S.I.S., les patients exercices de ski sur la 70. Par la fenêtre il aperçoit la wagonnette qui s'en va quérir la poste.

Jacques ne dit plus aucun mot. Il relit de vieilles lettres. Il allume sa pipe, ce qu'il fait rarement au cours de l'été. Il enlève ses souliers vernis et chausse ses moccasins. Il voit les phares de la wagonnette, qui sautent follement dans le miroir. Il rejette lettres et pipe. Il me demande une cigarette turque. Il fume lentement, pour paraître calme.

On entend les pas lourds de Roland, qui revient de l'Auberge avec la poste. Il approche de notre chambre. Jacques se précipite dans le couloir. "Une lettre

pour moi?" Aucune pour lui, mais deux pour moi. Il est près de minuit, mais Jacques revêt son paletot et me laisse avec mes lettres que je n'ai pas encore ouvertes. Je le vois qui marche sur la route, couleur d'acier, qui sèpare les marais du lac. Puis le virage qui monte l'engouffre. Il doit parler seul, comme un soir où je l'ai rencontré, qui lançait des questions, toujours sans réponse.

Il croit que sa "demoiselle élue" danse au Casino du Manoir Richelieu, que son frère Jean est mort à Tripoli, que sa soeur joue au bridge à Notre-Dame du Portage, que Robert fait son quart sur le pont de son contre-torpilleur; non, l'on glisse plutôt son cadavre, enveloppé du drapeau, à la mer froide. "Si au moins on l'avait accepté lui, Jacques, quand après sa rhéto, il signa pour la Marine." Quand Jacques parle de la mer, ses yeux brillent. Une vie sans danger le tue. Il a besoin d'espace et de lutte. Ses études le rebutent, mais il doit persister, car c'est une tradition familiale, une habitude plutôt, de grande caste.

Je vais continuer de lire "Point Counterpoint" de Huxley, en attendant qu'il revienne apaisé et convaincu qu'il recevra une lettre demain.

CHINOIS

MESSE QUOTIDIENNE À L'UNIVERSITÉ

Une messe spéciale pour les étudiants est célébrée chaque jour dans la chapelle de l'Université (II-4).

1) EN SEMAINE: La cérémonie commence A MIDI, après les cours de la matinée.

2) LE DIMANCHE et les fêtes d'obligation: l'office divin a lieu à 9 HEURES du matin. On accède à la chapelle par la PORTE CENTRALE de l'Université.

Cordiale bienvenue à tous!

«MERMOSZ»

Ceux qui ont vibré aux récits d'Antoine de Saint-Exupéry connaîtront certes des émotions aussi intenses en lisant MERMOZ par J. Kessel, que les Editions Bernard Vallquette viennent de publier.

La vie de Jean Mermoz, l'un des plus grands héros de l'air disparu sans laisser de traces aux commandes de la "Croix du Sud", au-dessus de l'Atlantique, fin 1936, devait inspirer à son ami et camarade Joseph Kessel, des pages immortelles qui ont consacré la renommée de ces deux personnages légendaires.

Dans un volume de près de 300 pages, en un style vibrant où il donne libre cours à l'émotion qui l'étreint, Kessel relate toutes les étapes de la vie de Mermoz, ses exploits et l'idéal qui inspira toutes ses actions. Si la gloire se mesure à l'étendue de la renommée, on voit que Jean Mermoz était certes l'homme le plus illustre de France. Et il l'était également si la gloire se pèse aux balances de l'amour. La sienne rayonnait dans les campagnes perdues et sur les boulevards de Paris, dans la montagne et dans la plaine, au fond des petits ports et sur les bancs de collège, dans les lieux frivoles et les lieux sacrés. Il n'y avait pas un homme, ni une femme, ni un enfant pour ignorer qui était Jean Mermoz.

Se voyant mourir comme il l'avait voulu, après avoir vécu comme il l'avait fait, libre de toute compromission, pur de toute souillure, n'ayant fait qu'aimer, combattre, rire et souffrir, et mesurant dans l'espace d'un éclair la courbe de son existence, nul doute que Mermoz connut le sacré de sa vie. Car, comme l'écrit si bien Joseph Kessel, on ne peut être certain d'elle que sur le pas de la mort.

SPECIALITÉ

HABITS A LOUER OU A VENDRE

POUR TOUTES OCCASIONS
où l'habit noir est de rigueur



M. A. BRODEUR
MARCHAND TAILLEUR

28 est, rue Notre-Dame
LANcaster 2776

Se fier au hasard
ne vaut rien...



Personne n'aime se faire
jouer! C'est un accident qui
se produit souvent si l'on se
fie au hasard.

L'imprimerie est une industrie complexe qui groupe plusieurs métiers compliqués. La maîtrise de chacun de ces métiers exige des années d'apprentissage. — Le client qui transige avec un imprimeur ne peut consacrer vingt ans de sa vie à devenir: typographe, opérateur sur monotype ou sur linotype, pressier, relieur, photographe, coupeur, etc. — Il faut que le client fasse confiance à ces divers ouvriers. S'ils sont compétents, tout va bien. S'ils le sont moins, c'est malheureux, et le client est victime de son imprudence. — Le personnel de nos ateliers est trié sur le volet et familier avec les travaux que nous manipulons. Vous ne courez aucun risque. Vous serez toujours satisfait chez nous.



LA PATRIE

SERVICE DES IMPRESSIONS
180 est, rue Sainte-Catherine
Montréal